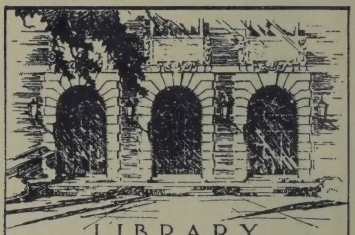

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS
840.8
Al67
v.17-20

EN PERSONNE

Copyright by Léon Pierre-Quint, 1926.

L'ALPHABET DES LETTRES

EN PERSONNE

PAR

LÉON PIERRE-QUINT

Q

PARIS, A LA CITÉ DES LIVRES

840.8
AL67
v.17-20

Ces quelques pages ne sont pas une confession ; pas davantage des mémoires, un document ou le témoignage d'une « génération ».

J'ai tenté l'analyse d'un personnage, personnage d'un instant, saisi en moi, au vol entre mille autres ; on y distinguera une ligne qui va de la révolte à l'équilibre. Mais je ne m'attache pas longtemps à cette signification momentanée, qui était différente hier, qui changera demain.

Ceci n'est donc qu'un morceau d'actualité. Il est aussi fragmentaire qu'une conversation.

I

A l'époque où je portais encore de longues chemises de nuit à traîne, dans mon lit, un soir, réunissant toutes mes forces de courage, je résolus de ne plus faire ma prière avant de m'endormir. Ces mots, que je récitais machinalement, et dont je ne comprenais pas la signification, me paraissaient un absurde bafouillage, et choquaient ma raison. Ce fut ma première révolte.

L'habitude de la prière quotidienne l'avait pourtant revêtue à mes yeux de je ne sais quel caractère sacré. Après ma « désobéissance », j'attendis toute la nuit une mystérieuse punition : un coup de ton-

nerre qui vînt me terrasser ou d'horribles douleurs à l'intérieur du corps. — Rien. Cette nuit fut comme les autres nuits. Dès lors, sans peur, je cessai d'entretenir toute communication avec le ciel. C'est ainsi que j'appris à me sentir différent.

Pendant mon enfance, ma vie intérieure fut presque toute ma vie. Je la cultivai avec sauvagerie. J'avais peu d'amis. Quand la solitude ne m'était pas pénible, elle était mon orgueil, ma joie.

La venue au monde de ma sœur accrut la tyrannie que dégageait à mes yeux la famille. Ma bonne d'enfant fut remplacée par la nourrice de ma sœur. Dès lors j'étais forcément accompagné, dans mes sorties au Bois de Boulogne, par une grosse personne, la nounou, qui poussait devant elle une voiture d'enfant et qui laissait flotter derrière elle deux longs rubans de soie moirée rose. Cette image m'humiliait. Elle m'irritait. Elle était irritante, laide, ridicule. Comme une huile de ricin, elle me causait un haut-le-cœur.

C'est elle qui a accompagné aussi les plus stériles impressions d'ennui que j'ai jamais connues.

Il y a au Bois de Boulogne une grande pelouse, parc national des nourrices. Elles s'assoient les unes à côté des autres, par demi-cercles, sur des pliants. La longue après-midi, dès lors, commence à se dérouler, coupée vers quatre heures par l'apparition des bouteilles-thermos, remplies de lait, qu'on ouvre, qu'on ferme, qu'on fait circuler. De temps à autre, un nourrisson se réveille en criant. Un bourdon vient déranger le groupe et interrompre le ronron sans fin des bavardages. La chaleur d'été flétrissait les visages. Les êtres et les choses n'étaient plus que des enveloppes molles et dégonflées, quelques-unes gluantes de sueur. J'avais moi-même l'impression d'un poids, d'une flanelle collante, d'une entrave ridicule.

La pelouse était limitée d'un côté par des taillis et le début d'une forêt. Un jour, je m'y engageai. Je me souviens : traversant

les hauts feuillages, des taches de soleil criblaient la terre couverte d'ombre et m'attiraient plus avant dans l'épaisseur des buissons.

Ce jour-là, je crus découvrir la « nature » : sous les arbres et parmi les fourrés, j'entendis soudain le frémissement formidable, la poussée, l'assaut de la sève d'été; les oiseaux que j'écoutais pour la première fois; l'essaim dansant des moustiques; le bruissement des feuilles au moindre souffle d'air; le travail des insectes grattant la terre rebelle sous les cailloux brûlants. Ce fut un étourdissement, une ivresse.

Loin du monde des grandes personnes, la nature et moi, nous étions désormais liés par un émouvant secret : nous savions nous parler, correspondre dans une exaltation muette.

C'est ainsi que s'accrut ma solitude. Je brûlais de communiquer mon secret : en attendant de rencontrer autour de moi l'être que de telles confidences pourraient toucher, je le créai, cet être, avec mes

rêves, et, ma complaisante imagination me permit d'anticiper sur les joies de l'amour.

Un ou deux ans plus tard, je fis la connaissance des grands livres de poésie. Victor Hugo régna en maître exclusif le premier. Ce fut l'époque où je devins le plus naturellement bon, pitoyable, héroïque. Je me reprochais de ne pas me dévouer assez à l'humanité. Puis vint le temps de ma première cigarette : je recherchais dans les spirales de la fumée une idéale volupté. J'étais prêt à aimer Samain. Mauvais poète, que d'exaltations, dédaigneuses de toute réalité, ne m'a-t-il pas données! Enfin voici, pêle-mêle, Lamartine, Musset, Vigny, Verlaine...

Ce fut un second éveil : comme un aveugle-né soudainement opéré, mes yeux me révélaient des couleurs violentes, des ensembles d'images délicieuses. Avec les mots, les rythmes, la musique, j'évoquais des formes harmonieuses et vivantes, mais avec une étrange absence de sensualité.

Quelque chose en moi ployait, s'amollissait et ne m'emplissait que de tendresse. Une douceur vague me pénétrait par tous les pores. Elle était triste, parce que je n'imaginais pas que les désirs qu'elle cachait pouvaient être satisfaits.

Au printemps suivant, toute cette poésie amoureuse, que je portais en moi, chercha à s'accrocher au dehors, sur des êtres vivants et réels. Dès que je sortais de notre jardin de Ville-d'Avray, les joueuses de tennis du stade de Saint-Cloud, les rameurs du lac au Bois de Boulogne faisaient naître en moi des aspirations vers un vague amour sans but. Leur jeunesse, la nudité des cous, la blancheur des bras découverts, m'apportaient un émoi nostalgique comme une brise marine, que l'on respire plus fortement dans l'espoir impossible d'attirer l'océan à soi.

C'est alors qu'un après-midi, où ma mère m'avait emmené à Paris, je sentis mes désirs imprécis s'attacher à un objet beaucoup plus extraordinaire. En passant, en taxi,

devant un « Palace » des Champs-Elysées, je fus bouleversé par l'apparition d'un enfant, qui vendait des journaux et qui descendait en courant les marches extérieures de l'hôtel. Soudain je fus pris d'un besoin de pleurer, comme une grande personne, qui eût aperçu de loin l'être le plus cher, perdu et insaisissable.

Je ne compris rien à l'étrange sentiment qui m'attachait à ce jeune enfant inconnu. Mon regard suivait la tache de clarté de son visage. Dans sa fuite au pas de course, j'observai l'envolée ployée des jambes; elles pliaient doucement, rapides et sans bruit. Les boucles de ses cheveux s'ouvraient au vent. Je songeai à quelque figure mythologique, à une Atalante légère et hardie.

L'image avait disparu. J'étais encore agité par des vagues sentiments de pitié, d'admiration pour la beauté de l'enfance. C'était toute une tendresse inemployée qui, connaissant mal encore son chemin, se faisait jour en mon cœur par des voies inattendues et incompréhensibles.

Je travaillais alors avec une application qui m'était naturelle. Je traçais des plans d'études avec un zèle fervent et comme pour me protéger de mes tentations sentimentales. J'écrivais :

1° Ne jamais perdre un instant.

2° N'avoir pas les stupides moments d'exaltation que je regrette tant après.

3° Garder toujours un masque froid et souriant.

Mais quand je fis la rencontre de Rimbaud, — ma rencontre la plus importante — il donna à tous mes besoins d'amour, de rêve et de révolte une vitalité nouvelle. Rimbaud : sa sauvagerie, sa brutalité, son mépris, ses appétits violents, son égoïsme, sa tentative inhumaine. J'aimai Rimbaud ; je le craignis ; je l'adorai. Son visage d'enfant, ange ou démon, insoumis mais si doux, éveillait lui aussi ma tendresse jusqu'au bonheur.

Bientôt les sentiments nouveaux qui me troublaient me firent prendre le travail en mépris. Après une heure de philosophie,

j'allais parfois me reposer un instant auprès de ma fenêtre ouverte. Les problèmes que je venais d'étudier, je continuais encore à les discuter ; je les acceptais ; je les répétais... Soudain, mes yeux qui regardaient la rue sans la voir, aperçoivent une jeune fille aux longs cheveux rejetés dans le dos. Comme j'habite un étage élevé, elle m'apparaît indistinctement. Cependant sa silhouette fragile m'a frappé.

J'imagine sa pureté. Mon cœur, qui était comme fermé, s'ouvre. L'infini s'y engouffre. Les questions philosophiques que je débattais, mes vastes projets de lecture sérieuse, il n'en reste plus rien. Je retourne à ma table et je rêve d'enlacement silencieux, de bercements maternels, de caresses aériennes sur des cheveux soyeux ; je rêve à une enfant réfugiée dans les bras d'un adolescent, et je ne sais si c'est moi qui protège ou qui suis protégé. Ainsi, à mesure que je sympathisais avec les êtres dans d'idéales communions, je perdais peu à peu l'équilibre spontané que m'avait donné le travail.

Plus tard encore, quand je me mis à suivre au Collège de France les cours de Bergson, qui me passionnaient, souvent j'étais partagé entre l'attrait de la pensée et celui de l'amour. Dès qu'un être est hésitant, les questions les plus vaines se posent à lui; il se trouve perpétuellement placé devant un impossible choix.

La salle était comble. Il y avait du monde debout, derrière la chaire du professeur, qui semblait encerclée. Le voici : une redingote noire, qui le serre comme un maillot; petite tête jaune, au grand crâne luisant, trouée par deux yeux étroits, qui sourient lointainement. La bouche, petite aussi, à moitié entr'ouverte, mais sans laisser apercevoir les dents, paraît absorbée également par une idée...

Soudain, parmi la foule qui se presse autour de lui, la figure d'un étudiant jaillit devant mes yeux : des joues fortement colorées; quelque chose d'exotique; seize, dix-sept ans pas plus; de grands yeux bleus, qui n'expriment rien sinon leur bonheur

d'être protégés sous des sourcils très blonds ; un rire pareil à une journée de soleil...

Qui vais-je regarder? Vais-je suivre les paroles du maître, ou l'image aveuglante de la jeunesse ? Incapable de me déterminer, mon attention se partage : je prends des notes avec distraction et je regarde le jeune homme à la dérobée. Intelligence, beauté; esprit, corps humain, pourquoi est-ce que je vous trouve constamment opposés, dans mes désirs comme dans la réalité des faits, et ici, même, devant moi, sous forme d'un symbole ?

Cependant Bergson nous disait, avec sa merveilleuse voix, qui sculpte les mots : « La ressemblance est une qualité extrêmement difficile à analyser. Rien n'est plus artificiel que de vouloir la ramener à une identité partielle. Je la considérerai plutôt comme irréductible à tout autre élément, unique en son espèce, liée sans doute au sens artistique, c'est-à-dire à la vie elle-même. »

Et tout en transcrivant ces paroles, je

fixais le jeune homme aux joues colorées; je pensais : « Son image m'a frappé par son caractère d'étranger. C'est évidemment un Suédois ou un Anglais; ou plutôt un Irlandais. Pourquoi est-ce que je reconnais en lui un étranger? Quels sont les traits de son visage qui m'indiquent qu'il est de telle ou telle nationalité? En quoi consiste la dissemblance qui le distingue des jeunes gens français, debout autour de lui? Sans doute, à un élément irréductible, lié au sens artistique, c'est-à-dire à la vie elle-même... Ah ! Quelle ironie dans cette rencontre ! Comme Bergson dit des choses justes, et avec quelle aisance je les applique à ce jeune homme ! Comme Bergson est sublime et comme ce jeune homme paraît l'idéale représentation du beau ! »

Ce jour-là, mon attention scindée en deux, rattacha presque mot à mot l'enseignement du maître aux impressions plastiques nées de la vue de ce jeune Irlandais... Cas exceptionnel d'harmonie. Presque toujours je souffrais de me sentir attiré con-

tradictoirement par le travail et le plaisir.

En même temps que mon cœur me révélait un monde inconnu, mon esprit détruisait celui dans lequel je vivais. C'était un milieu religieux, conforme à la plus stricte orthodoxie, par tradition d'ailleurs, beaucoup plus que par foi. Aussi le doute s'insinua-t-il en moi plutôt par révolte contre l'habitude que par raisonnement, mais bientôt la raison confirma mon sentiment, chercha en vain une justification aux rites et aux pratiques, rejeta Dieu, loin des hommes et des familles, dans une abstraite métaphysique. Lancé dans cette voie critique, je ne m'arrêtai pas de sitôt : la morale, les conventions de la société me parurent absurdes dans un univers où le problème de Dieu n'existait plus.

Un an après, je notais cette crise de mes dix-huit ans. J'écrivis alors :

« Ce fut en un très court espace de temps, le temps d'un naufrage, que soudain tout craqua, tout sombra en moi. La reli-

gion de mon enfance, qui m'avait enveloppé de terreur, n'étant fondée que sur l'absurde, me sembla plus vide que la tête des poupées en porcelaine. Le dieu, que j'avais prié si souvent le soir dans mon lit, ne pouvant être qu'une force et non un être, m'apparut incapable de s'intéresser à nos discours. Entraînée dans l'engrenage destructeur, la vérité éternelle, immuable, jadis le but de ma vie, s'effondra comme un temple désaffecté ; et le bien et le mal, lumières qui dirigeaient ma conduite, s'éteignirent et entrèrent dans la nuit des choses qui ne sont pas.

« Mon esprit, habitué à respecter tout ce qui est construit, protestait et se révoltait contre l'effondrement qu'il causait. En vain. Lorsque je pensais être encore solidement fixé dans une vieille croyance, sa base était déjà minée, une force, supérieure à ma volonté, bientôt l'abattait. Toutes les idées avec lesquelles j'étais né, tremblèrent ainsi sur leur racine, comme des dents de lait, et tombèrent, chassées par une irrésistible poussée intérieure.

« Seul l'homme restait l'absolu. C'est lui la source de ce qui est; ce n'est pas Dieu qui l'a créé; c'est lui qui a créé Dieu, et les religions, et les vérités, et les morales. — Je le savais, beaucoup de penseurs avant moi avaient ainsi douté. Mais le doute n'était chez eux que la greffe d'une plante intellectuelle; ils doutaient lorsqu'ils prenaient la peine de réfléchir, en faisant de la philosophie, dans leur cabinet, près de leur poêle ou dans la librairie de leur tour comme un Descartes ou un Montaigne. Leur doute restait un parasite inoffensif, qui dormait sur leurs croyances tranquilles. Hors de leur chambre, ils ne doutaient plus; ils retrouvaient les sentiments — jamais disparus en eux — de leurs ancêtres; ils imitaient les autres et se rencontraient avec eux, dévotement agenouillés à l'église. — Mon doute, il était dans mon âme, dans ma chair, dans mes idées et mes démarches quotidiennes. Principe actif de ma pensée, il était descendu dans ma vie; de mes livres, dans mes actes.

« Quel scandale! Combien de mes amis voyaient, comme moi, la vanité des constructions sociales, l'arbitraire des barrières conventionnelles, et la stupidité des foules, infinie comme la mer. Mais ils se contentaient de formuler des paradoxes dans les salons. Leur courage aboutissait à des mots d'esprit. Ils craignaient d'affronter autrement l'opinion; ils restaient encrassés dans leurs habitudes sans courage et dans leur fausse existence. — Pourquoi ne pas tirer du doute sa conséquence logique ? Je ne pus admettre de contradiction entre l'acte et la pensée, le geste et la parole. Je répudiai la double vie de ces esprits forts, si faibles dans l'existence. Je refusai de me conformer à la morale de tous, et de trouver à cette morale, par des déductions subtiles, une justification qui ne fut pas trop contraire à mes idées. Je me créai une morale, que j'appliquai aux circonstances...

« Dès lors, j'étais libre, sans crainte. Plus d'obstacles ! Rompu, le réseau des lois. J'étais sorti de leurs mailles étroites.

Qu'étaient-elles donc, leurs petites lois? De la jalousie et de la lâcheté! De honteux traités, qui abaissent les hommes, mais qu'ils chérissent comme abaissant également leurs voisins. Mes passions affranchies pouvaient s'échapper, comme la meute biblique des rats, dont des torches brûlaient la queue et qui couraient par les moissons... Un désir naissait-il, qui me semblait impossible, j'affirmais : Pourquoi pas? et mon désir devenait possible. Hors leurs lois, pourquoi pas? Seul existe l'individu, et avant tout le « réaliser »... »

Il est certain que la cause véritable qui m'a poussé à cette lutte dans la vie, à cet individualisme, et parfois à cette violence, ce fut la transformation de ma sensibilité : une fusion s'était opérée entre mon besoin de tendresse et mon besoin de volupté. Dans ce que j'ai appelé mes éveils à la nature, à la poésie, aux êtres, il y avait une sorte d'opposition entre mes sentiments d'amour et mes désirs sensuels. Rien de

commun, à ce moment là, entre la joie que me donnait le corps et la joie que j'éprouvais à évoquer des visages, à imaginer des enlacements. Et si pourtant l'illusion sensuelle m'amenait à confondre parfois le plaisir physique et la tendresse que m'inspirait la beauté, quand venait l'assoupissement qui suit la satisfaction du désir, je m'étonnais alors d'avoir pu faire cette association, et je m'en voulais. Il me semblait naïvement que c'était profaner mes sentiments pour la beauté que de les mêler à des appétits vulgaires.

Mais bientôt, je voulus rendre réels mes rêves d'amour pur, embrasser des lèvres véritables, enserrer des corps lourds. Même dans la tristesse qui accompagne la passion satisfaite, je ne méprisais plus le corps; je reprochais, au contraire, à ma passion de n'être pas assez forte et assez complète pour m'éviter cette désillusion. Dans la passion, telle que je la cherchais, l'âme ne serait pas trompée par le corps, mais enivrée par lui et heureuse de se souvenir de lui.

Ainsi mes sens avaient vaincu ma timidité, dominé ma pensée et l'avaient orientée vers une hypertrophie de la personnalité. C'est eux qui m'incitaient à « réaliser mon moi ». Mais comment?

II

Je fis couper mes moustaches. Comme je portais jusqu'alors les cheveux en bandeau, avec une raie au milieu, je les rejetai en arrière pour me rajeunir. Je me décidai à aller chez le coiffeur le jour de la déclaration d'Agadir, pour que ma famille, absorbée par les événements historiques, eût moins le temps de remarquer la transformation de mon visage.

Montmartre, éden de tous les plaisirs, m'apparaissait alors aussi fermé que le Faubourg Saint-Germain; je cherchais en vain quelqu'un pour m'y introduire. Je n'avais que trois amis d'enfance, employés

dans les « affaires » et qui n'étaient pas noctambules.

Un soir, je les entraînai dans une « boîte » de nuit, où je n'eusse jamais osé pénétrer seul. Mais à peine arrivés, déjà ils se levaient pour partir : dernier métro ; bureau le matin. Je me crus forcé de les suivre. A la porte, dans la lumière, un visage fardé se tourna vers moi et me sourit. Sourire des lèvres peintes sur des dents éclatantes de jeunesse ; sourire complice et d'acceptation ; première invitation au plaisir... De loin, avec regret, je me retournai encore une fois. Ce soir-là, je gravai secrètement en ma mémoire, pareil au petit Poucet, le chemin du retour pour le faire, en sens inverse, le lendemain.

Cette première expédition, tout seul, rue Pigalle, que de courage elle exigea de moi ! Toilette minutieuse. Je fis sortir de ma poche un mouchoir excentrique pour exprimer mes désirs effrénés. Taxi dans la nuit, dont la pluie battait les vitres. Je poussai une porte. Bouffées de lumière et

musique. Dans la panique de ma timidité, j'avais agi comme un somnambule. J'aperçois une femme énorme : la patronne de l'établissement. Hardiesse folle : je vais à elle. Nous lions connaissance. Me voici installé. Déjà un habitué. Délivré du milieu sans issue, dont j'avais cru ne jamais pouvoir m'échapper. Impression délicieuse...

Dès lors commencèrent une série de nuits, qui me semblèrent héroïques. Elles s'ouvraient devant moi, illuminées, illimitées, comme ces salles du Palais des Miroirs au musée Grévin, où les murs et les lampes se répètent à l'infini. J'avais à me débarrasser de toute une éducation ancienne, en fait et non plus en théorie seulement, un nouvel apprentissage à entreprendre ; la technique amoureuse des gestes et des mots à acquérir. Bientôt les « œillades » n'apparurent plus à ma naïveté comme des tours de prestidigitation, si compliqués que je m'en crus longtemps incapable. La pression d'un pied prit une signification nouvelle lorsque, pendant un dîner, ma voisine

allongea sa jambe sur la mienne. J'appris les longues explorations réciproques des langues dans le baiser ; avec une surprise que je cachais toujours, toutes les complications et les fioritures inventées par la volupté.

Les conversations dans les milieux de théâtre et de plaisir m'étonnèrent encore davantage : que de termes inconnus ! Traits des mœurs ou mots d'argots ; noms de personnes célèbres sur le boulevard ; anecdotes comiques, que je ne comprenais pas ; ce fut une grammaire étrangère, qui me fut enseignée rapidement.

Je rentrais à l'aube, et les premières fois, pour sauver l'honneur bourgeois, avant l'heure où « descendent » les domestiques. Mes habitudes étaient complètement bouleversées et mes notions des choses. Je vivais dans les intrigues de mes prochains rendez-vous. Je croyais inaugurer une existence définitive.

« Et c'est alors, ai-je écrit plus tard, que je me mis à rire très haut des dévots ; je

redressai le fidèle qui croyait être prosterné devant quelque chose; j'endoctrinai l'enfant sage qui aimait trop ses parents et leur jouait du violoncelle. Et je ne fis plus rien de sérieux. Je dormis le jour pendant que les autres peinaient; je m'amusai la nuit; j'eus pour amis des directeurs d' « établissements »; je fréquentai les bars aux lumières crues, ou voilées; je bus des boissons amères au fond desquelles reposait un fruit pâle. Je fis le fatigué, le dédaigneux. Les tziganes jouaient les valses en vogue qui m'étaient si familières que j'indiquais, d'avance, l'instant où ils accompagneraient la musique de leur voix fausse. Je passais de longues heures à ma toilette. Je ne trouvais plus de temps même pour lire. Je croyais trouver des débauches inédites. Le mystère de la beauté prenait mon âme comme dans un filet doré. Apparemment ma vie ressemblait à celle de quelques inconscients à la dérive, mais je la menais volontairement, avec toutes mes facultés. La vie ne vaut pas autre chose. Le

corps est le lieu des sensations et l'esprit n'est là que pour diriger le corps dans cette magnifique recherche du plaisir.

« Ce que les hommes appellent le mal, je l'appelais leur égoïsme. Leurs péchés ne sont que de petites choses ; leurs vices que de pauvres mensonges.

« Je voulus mettre en pratique la perversité, épouvantail dérisoire que, dans leurs livres, les hommes saluent par ce mot de passe : « Dangereux » et escamotent avec une ligne de points. »

Cette période ne dura que quelques mois de ma vingtième année. Ce ne fut qu'un semblant d'éblouissement.

Mes trois amis d'enfance étaient remplacés par trois élégants jeunes gens : chaque fois que j'ai changé d'aspirations, mes relations, parallèlement, se sont modifiées. J'apportai à mes nouveaux amis l'expérience de mes récentes expéditions. Ils m'enhardirent encore dans mon détachement de tout préjugé. Bientôt notre révolte

prenait je ne sais quoi d'horrible et d'absolu. Le soir, après minuit, nous ne savions pas nous quitter avant d'avoir détruit encore une fois les constructions de l'esprit restées intactes en nous. Pas un rai de lumière ne filtrait des persiennes fermées, dans la rue noire. Les hauts murs des maisons bourgeoises formaient une façade impassible, derrière laquelle des femmes et des jeunes gens insaisissables devaient veiller, brûlants de désir. Une passion ? J'appris de mes nouveaux amis à tout espérer d'elle, à mépriser, au moins provisoirement, les « situations » d'argent, à rire de mes craintes au sujet de mon « avenir ».

Je pensais : « Le travail est un esclavage. Vivre pour travailler, imbécilité. Le travail ne doit être qu'un amusement, qu'un sport, et non une fin en soi. Dès lors les sciences m'apparurent comme des jeux de patience minutieux, tels les ouvrages de dame aux points minuscules et qui occupent agréablement quelques cellules inactives du cerveau. Les cas de folie et de criminalité m'in-

téressèrent. Je fus attiré par le romanesque de la métaphysique. L'absurdité me sembla le comble de l'art. »

Mais une espèce d'instinct profond, bourgeois, héréditaire me fit reculer devant l'oisiveté pure et maintint en moi assoupi, le goût des études. J'avais gardé un vieux reste d'amour pour la raison et la logique sérieuse. Ils sont si beaux les mouvements de la pensée grave, chez quelques-uns!... Et soudain je crus découvrir que l'art de ne rien faire n'était qu'une faiblesse...

Au sortir de ma philosophie, j'avais abandonné tout travail. Je n'avais qu'un désir, dicté sans doute par un inconscient amour de l'art et de l'intelligence critique: continuer d'apprendre, enrichir chaque année mon cerveau comme l'araucaria s'accroît régulièrement d'un étage de branches. Je rêvai d'enseigner dans une calme province, entouré d'une jeunesse qui prolongerait la mienne.

Il en fut tout autrement. J'entrai dans les « affaires ». Après Kant, l'école Pigier;

cours d'écriture, règles de trois. La honte me paralysait d'être astreint à une telle besogne. J'avais l'impression d'un déclassement intellectuel.

Tout en ne faisant rien, j'essayai d'un peu de tout. Désorienté, je fis semblant d'avoir gardé une carrière. Grâce à l'obligeance de D***, brasseur d'affaires, il avait été entendu que, pour le « monde » et ma famille, je travaillais dans ses bureaux, où je ne m'étais jamais rendu.

Un matin je me trouvai levé par hasard de bonne heure. J'allai pour la première fois rendre visite à mon « patron de paille ». C'était le lendemain d'une de mes plus belles nuits de rêve et d'amour. Je pénétrai dans une pièce, où il n'y avait comme meubles qu'une lourde table et un fauteuil. D*** entra aussitôt, en coup de vent. A peine m'avait-il dit deux mots qu'il était déjà dans la pièce voisine, où l'attendait un marchand de chevaux. D*** avait un mail-coach, une écurie de courses. Dans son propre bureau, deux jeunes gens recopiaient des ordres de

Bourse. Il leur lança un chiffre. En cet instant, il eut au téléphone des nouvelles de sa maison de films de Berlin. Il prit l'appareil, l'abandonna, acheta un théâtre, retourna auprès de moi, sourit, me demanda des nouvelles de mes amis, qu'il connaissait tous et me quitta brusquement pour recommencer une autre tournée de pièce en pièce, emmêlant ainsi toutes sortes d'affaires à la fois. Ce jour-là, j'eus la vision d'une activité créatrice toute nouvelle. Les plus intenses de mes plaisirs n'étaient que des petits plaisirs...

Ces contradictions dans mes propres jugements me firent perdre ma superbe assurance. — « Seul l'individu existe, avais-je écrit. Et il doit s'exprimer par tous les moyens sans jamais reculer. Devient-il la victime des lois? Qu'importe, puisqu'il est hors les lois. Et s'il aboutit à une déchéance sociale ? Tant pis! Il faut qu'il « réalise » son moi. » — Mais les risques commençaient à m'apparaître plus grands que le but. Je me mis à douter de mes affirma-

tions. Une crise en moi se développait. Je ne pouvais cependant reculer : les dieux, les morales, les idées, dont j'avais sapé la base, étaient bien tombés derrière moi pour toujours. Il ne s'agissait pas de les réédifier, mais d'avancer. Aller plus loin, sans doute. Mais où aller ? Impasse. Je songeai au suicide.

Je voulus, dès lors, non plus le plaisir, mais l'amour. La fade sentimentalité de mon enfance revenait à la surface. Comme la bourgeoisie se cache pendant des troubles, elle avait disparu au moment de ma révolte. Et maintenant ?

Je fis la connaissance, dans une de mes anciennes « boîtes » de nuit, d'un quatrième ami. Stupéfaction ! Il était un peu mon parent. Enfin quelqu'un d'indépendant dans ma famille ! Cette rencontre m'apporta l'apaisement de me sentir moins abandonné et moins seul.

Une intense amitié devait bientôt nous lier. Elle fut mon premier réel sentiment passionné. Longtemps j'avais évoqué un

idéal compagnon, au passé pareil au mien pour nous comprendre plus entièrement. Impossibilité : cet ami de rêve n'aurait plus été qu'un double de moi-même. Nous étions, au contraire, non pas différents, mais complémentaires : sa spontanéité aidait mon esprit de méthode ; ma logique dirigeait sa fantaisie. Correspondance. Dévouement réciproque. Nous voulions établir notre vie sur l'amitié.

Tout cet échafaudage craqua. L'amour fit son apparition, l'amitié s'effaça. Pendant un long temps, je le perdis de vue. Il était tout à la femme qu'il aimait. Plus de lettres. Ce n'est que bien après, lorsque son aventure devint douloureuse, qu'il m'appela auprès d'eux ! Amitié, sentiment utilitaire ! Je lui restai fidèle, sans violence, par habitude.

De mon côté, je connus la passion : joie éphémère, fausse jouissance, pauvre illusion !

Cependant j'ai gardé quelques images, que j'affectionne comme un collectionneur

ses tableaux . — Sur une route rouge au soleil, dans une silencieuse torpédo, ivre de la présence de Madeleine, j'ai le souvenir d'un départ, qui résonnait en moi comme un triomphe. De crainte de m'ennuyer, j'avais amené également mon quatrième ami, qui m'était redevenu cher. Sécurité de l'intelligence et sécurité des sens. Ce fut une minute pleine, qui me donna le sentiment d'être fort. Je crois que c'est le seul sentiment par lequel l'individu s'affirme et se trouve, la seule source de joie.

Instants trop rares. Avec sa cristallisation et sa jalousie, la passion ne fut ordinairement pour moi qu'une angoisse: j'attends un coup de téléphone de Madeleine. Il tarde. Mes nerfs s'irritent. Ai-je déjà tout perdu ? L'absurde idée devient une idée fixe. Je ne suis plus que cette idée, que cette peur. Me voici capable de n'importe quel geste. — Enfin, une sonnerie téléphonique. Aussitôt je suis allégé de ma superstition, comme les campagnards après une éclipse. Mon cœur bat de nouveau apaisé.

Et je regrette cette stupide anxiété, cette ardeur vaine, que je mets dans les moments les plus tranquilles à rechercher ce qui peut m'inquiéter, cet acharnement à abîmer l'amour heureux, comme un sadique qui défigure le beau visage, qu'il adore. — Parfois Madeleine ne téléphone pas. Le lendemain, quand nous nous rencontrons, je « fais la tête » ; je provoque une grande « scène » ; et ainsi je me diminue. Cette pensée m'angoisse de nouveau ; j'imagine que mon attitude tyrannique a lassé son amour et je ne cherche plus qu'à échapper à mes « remords. » Je bois. Je fume. Je dors. J'ai l'impression que mes nerfs ont été écorchés. — L'amour n'est-il pour moi qu'un penchant à l'inquiétude ?

Cet amour, comme le plaisir, n'est que de la faiblesse. C'est un bien que je crains de perdre à chaque moment, un refuge à ma solitude, une lâcheté. Le large m'effraie. Je m'attache à un autre être comme ces bateaux amarrés aux quais par de grosses cordes plusieurs fois enroulées autour des

pontons. La moindre brise, qui émeut l'eau et qui écarte le bateau du bord, tend les cordes et le ramène se coller contre le quai. Ainsi stagnant dans le port, le bateau finit par pourrir.

Je compris que l'amour n'enrichit pas l'individu. Ce fut l'erreur des romantiques de le croire. Il n'existe pas, cet amour qui apporterait par lui-même joie, sécurité et force. L'amour ne donne rien de plus, rien d'autre que ce qui est déjà en nous. Et comme j'étais alors impuissant et heurté, l'amour me parut une pauvre chose, un faux secours dans l'hésitation qui peu à peu arrêtait toute ma vie.

Dès que j'étais amoureux je ne pensais plus qu'à faire un voyage. Toujours ce besoin d'absolu. L'amour illumine les différents pays de la terre. A court d'argent, j'empruntais à droite et à gauche pour pouvoir partir. Soudain je repensais à mes amis d'enfance : ils savaient faire des économies. L'un, dans une petite baraque de bois, commandait cinq ouvriers. Pour le

séduire, je lui racontais, en les exagérant, mes plus étonnantes aventures. Il m'écoutait les yeux brillants d'une envie contenue. Un instant, secrètement, il m'admira, mais j'étais sûr qu'en me quittant, redevenu bourgeois, il me méprisait. Réciproquement, je respectai d'abord son activité, mais dès que j'eus franchi les marches de la cabane, — Pauvre garçon ! pensai-je, — et je m'enivrai à pleins poumons des perspectives de ma liberté.

Voyage trop court : plus de fonds. Je n'arrivais pas à sortir de mes embarras, et, tout cela désorganisait ma vie et ma passion.

C'est qu'il faut être bien portant et sûr de soi pour qu'un amour soit longtemps heureux. Il faut savoir rester seul pour vivre à deux. L'amour que je cherche n'est plus un accident qui trouble la conscience ; c'est « un acte ».

L'idée du suicide me hanta davantage. Je me rappelai les considérations de Goethe

sur le suicide. Au moral comme au physique, il y a un certain instant où l'homme n'a plus assez de force pour vivre : « Que personne ne vienne dire que ce jeune homme n'avait qu'à se calmer, qu'à laisser passer la tourmente, qu'à regarder l'avenir et tout ce qu'il peut goûter encore de joie. Ce serait aussi absurde que de dire à un malade, qui meurt d'une fièvre : « Pourquoi « n'apaisez-vous pas votre mal... pourquoi « ne savez-vous pas que vous redeviendrez « bien portant... pourquoi ne laissez-vous « pas passer votre fièvre ? »

Je jugeais tout effort inutile ; n'importe quelle situation, acceptable. Les pires déchéances se présentaient à mon esprit sous un aspect aimable.

Je pensais : « Après tout dans l'enfer, j'arriverai bien à me faire une place où je pourrai passer l'éternité assez confortablement. » Mais bientôt je me demandai : « N'est-on pas mieux installé au paradis ? Et celui qui ne croit pas à Dieu, ne doit-il pas justement chercher à y entrer ? »

Déchéance aimable...

« Après avoir trouvé une place en tramway, se lever à une station déterminée. Faut-il que je me lève ? Oui, il le faut, pour rendre visite à un ami.

« Les minutes s'allongent comme pour laisser plus de facilité au départ. Mon ami a placé dans sa chambre des fauteuils accueillants. Faut-il que je me lève ? oui, pour rentrer chez moi. Solutions de continuité, poignées de mains, prochains revoirs, déchirements et recommencements...

« Ah, voyager, voyager toujours... Quel soulagement d'apprendre que le train ne s'arrêtera jamais, et que je resterai, tel quel, à ma place, sans bouger !

« Je n'ai plus de courage pour les démarches quotidiennes ; je n'ai plus d'audace pour rompre le filet des habitudes. Qui renouvellera mes gestes ?

« Les objets hostiles me froissent. La petitesse de mes pensées me désespère. »

Le procès de Mme Caillaux venait de faire une publicité gratuite à l'armurier Gastine-

Renette: c'est chez lui que j'achetai un revolver. Je voulais me tuer, non par haine de la vie, mais parce que je me sentais incapable. Bien vite, je vécus avec cette hantise comme avec une maîtresse. Elle était même une aide pratique: indifférent au danger, je me faufilais dans les encombrements. Un secours moral aussi aux moments de détresse. Tout ce qui affaiblit l'instinct de conservation rend la vie plus supportable. — « Il a trop étudié la philosophie, dira ma famille, et c'est ce qui l'a tué ! » — J'appris le tir dans une école de culture physique: je visai sans trembler... Ah ! n'avoir même plus ce petit geste du déclic à faire ! Et quand j'étais très fatigué, je rêvais, — la tête un peu en arrière, la tête un peu dans le cou, mes mains chaudes sur mon visage, — à une armée de cent mille hommes, tirant à la même seconde cent mille balles dans ma poitrine. Je m'endormais, sûr de n'être pas manqué ; quelle voluptueuse délivrance !...

Un télégramme. Je sors de ma torpeur.

Mon quatrième ami, mon ami est gravement malade. Quand j'arrive, j'apprends qu'il s'est tué.

Est-ce lui ce corps qui repose sans effort, les muscles relâchés, le cerveau apaisé? Plutôt un aspect de lui-même, un instantané de lui. Lui, le *lui* entier, est ailleurs vivant dans ma pensée.

Cinq personnes à l'enterrement. Le suicide est un acte honteux.

Le lendemain, je reçois sa dernière lettre, adressée à Paris. Il y reprend ce projet, que nous avions choyé : voyage à deux, très loin, sans itinéraire fixé d'avance. Il dessinerait. J'écrirais. — Sans me rendre compte, je prends ma plume. J'allais répondre... Hélas! Désormais, je comprends que je serai seul.

Le lendemain du jour où il avait écrit cette lettre, il s'était tué dans une minute d'anxiété : doutes, absence d'amour; absence de désir, absence de but; le même désespoir que le mien.

Entr'acte.

Je me dégrimai pour changer de rôle, et je regardai mon visage à nu dans la glace.

« Vite soufflons la lampe, afin de nous cacher dans les ténèbres. »

Des grandes douleurs, on meurt ou on guérit. Tel est le rythme de l'existence. Je guéris.

Le suicide est une solution *en dehors* de la vie, ce n'est pas une réponse à notre angoisse. Lorsqu'un enfant frappe l'objet auquel il s'est heurté, il n'apaise pas sa douleur : il fait autre chose. Ce geste de destruction, le suicide, nous sommes tout juste capables de le provoquer, mais ses effets et ses causes réelles, que nous ignorons, sont en dehors de notre portée. C'est peut-être le seul geste gratuit qui soit, un geste qui n'a plus rien d'humain.

La vie étant donnée et imposée comme un axiome, il ne nous reste qu'à entreprendre l'expérience. Je voulus la réussir.

De quelle manière ? je souhaitai un acte, « un acte ».

III

C'est alors que je quittai ma famille. Elle m'avait enseigné: — « Travaille pour acquérir, non de l'argent, mais une « situation honorable ». Prends garde ! L'argent gagné *avant* d'être installé dans une situation est mal acquis, inutile, dangereux.» — On se figure avoir rejeté les préjugés : l'éducation est la plus forte. J'ai cru longtemps à celui-ci comme à ma table de multiplication.

Maintenant il ne me retenait plus. Je recherchais une position presque inavouable : pour vivre, je voulus entrer dans le journalisme. Dégagée du scrupule, la volonté obtient ce qu'elle décide dans le

domaine du possible : dès le lendemain, je faisais du reportage.

Enfin un travail à heures libres, auquel je pouvais m'adapter. L'objet de mes voyages n'était plus l'amour. L'Allemagne à l'époque de l'inflation me passionnait autant qu'une femme.

Mais comment protester contre une oppressante politique de force nationaliste ? — J'apercevais les premiers symptômes d'hypocrisie de la société : l'« envoyé spécial » porte la livrée de la maison qui l'emploie et qui ne cherche, elle-même, qu'à servir le public. Un « papier » quotidien est une commande d'exécution facile et aveulissante : il use rapidement un écrivain, et j'avais gardé, intact en moi, le culte d'un art pur.

Je préférai, dès lors, cesser d'écrire : une revue importante me chargea d'établir des numéros spéciaux de propagande nationale. J'avais pour mission de les remplir de publicité, qui se demandait sous forme de subventions. Il était convenu que

l'intérêt de la revue coïncidait avec celui du pays. Le gouvernement patronnait.

Du jour au lendemain, j'entrais dans de somptueux palais : j'avais en face de moi, là, le directeur du Comité des Forges ; ici, l'administrateur de Schneider ou de Thomson. Invité à m'asseoir dans un fauteuil anglais en cuir marron, toujours le même, nous échangions, séparés par un immense bureau d'acajou, devant lequel s'installait le représentant investi du pouvoir par sa société, des paroles généreuses et vides, enveloppées de politesse, sous lesquelles se cachaient, à voix basse, des chiffres prudents. Aux murs pendait une carte du monde, où figurait la puissance du groupe industriel. Ailleurs, dans des salles au parquet poussiéreux et tendues de drap vert, j'avais des entrevues avec un préfet, un président de chambre de commerce ou de syndicat patronal. Sur la cheminée, la tête de la République écoutait, les yeux creux, la bouche ouverte, une discussion encore plus formelle.

Une fois de plus, j'appris la technique des mots et des gestes : la formule pour demander audience à un ministre ou tenir un discours dans une réunion d'hommes graves, âgés, vêtus de noir et décorés. Mes lieux communs imbéciles et solennels les convainquaient. Je contenais mon rire jusqu'à ce que je fusse seul, dans la rue. Pour la première fois, je gagnais de l'argent. Je découvrais la force, le rôle et la valeur du mensonge.

Ce fut le début d'une autre vie. Pour agir, je compris que je devais faire semblant d'accepter les préjugés collectifs. Sans croire à eux plus qu'hier, au lieu de me révolter, je me soumis apparemment aux conventions, et je fabriquai en moi, pour communiquer avec mes semblables, un personnage artificiel. S'il est utile, ne sera-t-il pas vrai ?

Je repris Balzac, que j'avais écarté à cause de sa vulgarité ; il me captiva. Ses romans me révélaient encore une fois un aspect tout nouveau du « monde » et des

« affaires » : les rapports entre les diverses classes, les échanges de service, les combinaisons d'intérêt et de sentiment, les complicités entre les groupes. Je compris pourquoi Rastignac, qui joue ce jeu à la perfection, devient ministre et pourquoi l'instable Rubempré, qui heurte de front les préjugés, meurt en prison ; pourquoi Vautrin, l'ancien forçat, après sa révolte forcenée, presque symbolique, finit par se mettre au service de la plus laide des institutions, de la police.

La Chartreuse de Parme me fit entrevoir l'importance de la société sous son aspect diplomatique ; je pénétrai dans les intrigues subtiles, qui se nouent et se dénouent à la cour dans les petits pays de l'Italie. C'est chez Stendhal que je trouvai l'embryon d'une conception systématique de l'hypocrisie sociale. C'est ce système que Julien Sorel applique ; il lui sacrifie sa jeunesse et son cœur ; s'il est guillotiné, c'est que la passion malgré tout l'a emporté sur ses principes. Système que Stendhal en-

seigne lui-même à sa sœur, à qui il fait, dans ses lettres, un véritable cours de tartufferie. De la correspondance de Stendhal, de sa vie aussi, se dégage cette prudence habile, qui l'amène à désigner par des signes les mots dangereux à écrire, à abréger les phrases suspectes. Le vrai courage ne consiste-t-il pas à échapper aux sanctions de la société ?

Proust devait me révéler à son tour le rôle de la politesse. Elle aussi, dans d'autres milieux, poussée à l'extrême et pratiquée avec une dédaigneuse ironie, peut protéger et aider une personnalité. Il est vrai que, dans le « monde », la plupart des individus, carapaces vides, n'ont plus de moi.

Cependant j'avais conservé le goût, et comme le besoin de protester. Je venais d'apprendre, dans les « affaires », à contraindre mes idées, mais pas du tout mes passions. Mon âme était sèche. Je désirais, non plus tant l'amour, que la tendresse ; une tendresse réelle, solide, élastique

comme la matière même du cœur. Et je sentais que rien ne me retiendrait.

Je me lançai dans l'aventure la plus dangereuse, la plus folle. Une jeune fille, que j'aimais, s'ennuyait dans un milieu facile, mais bourgeois. Je l'enlevai, sans m'arrêter aux conséquences vraisemblables de cette fuite. Envolée dans les jours ensoleillés d'été, de ville en ville, comme dans un film rêvé ! Nous nous serrions l'un contre l'autre, dans la peur et l'isolement...

Bientôt l'habitude créait en nous un sentiment de plénitude exquise. Nous n'imaginions pas de bonheur plus complet que de nous endormir tous les soirs dans le même enlacement ; de sentir nos genoux retrouver la même place, nos pieds se joindre en même temps que nos mains ; puis ces réveils si tendres, où nos lèvres se rapprochaient presque d'elles-mêmes dans la crainte de s'être éloignées pendant le sommeil.

Brusquement, brutalement, un matin, tout fut rompu. On nous recherchait. Et ce

ne fut pas difficile de nous trouver. J'assistai impuissant, rageur et haineux à une scène de faits divers. Dénonciation, poursuites, interrogatoires, l'immense appareil social s'était abattu sur nous. Toute lutte aurait été vaine.

Épouvantée par les menaces, prise de remords provoqués, elle pleura et maudit son « péché ». Je n'eus plus l'espoir de la reprendre. Le grand lit resterait défait. Dans la maison que nous avions habitée ensemble, elle avait placé son unique valise, comme un bouton d'arrêt, derrière la porte d'entrée. Maintenant, quand j'ouvrais cette porte, elle tournait sans fin, semblait-il : l'obstacle avait disparu. Au moment où je ne pensais à rien, l'impression de cette poussée dans le vide me donnait chaque fois un choc au cœur, qui déclanchait tous mes souvenirs...

Comme autrefois, j'avais eu une impatience d'enfant, je ne sais quel besoin d'absolu. — Si j'avais cherché, au contraire, à obtenir la confiance des siens, si j'avais

caché notre amour sous la convention des usages quotidiens, on aurait fermé les yeux... en devinant peut-être.

Quelques temps après, à la suite d'une discussion, ce fut elle qui prit la fuite toute seule. Mais elle ne s'installa pas chez moi, et cette fois le mensonge que tout le monde acceptait, sauvegarda notre bonheur, quelque temps.

La révolte avouée, décidément me parut un poncif ; le goût de l'absolu : de l'impuissance, une paresse.

Je distinguai trois étapes différentes dans mon évolution : la naïveté crédule de l'enfance ; — puis l'examen raisonné des choses inculquées (catéchisme et cérémonies ; patriotisme, képis et uniformes ; famille et anniversaires de fêtes, qui révèlent l'envie ; toute la duperie des grandes idées : formules politiques, principes de droit et de point d'honneur) et leur rejet exaspéré ; — enfin cette stratégie qui consiste à reprendre avec hypocrisie les idées, que l'on a méprisées et que l'on avait abandonnées avec

dégoût, comme le meilleur moyen pour réaliser ses aspirations les plus secrètes...

Avant tout, mon indépendance matérielle me parut la base nécessaire d'une vraie existence. Les ennuis d'argent m'empêchaient de penser librement. Je préférai discuter avec des hommes d'affaires plutôt qu'avec des usuriers. J'aidai au lancement d'une affaire nouvelle, où j'eus l'impression de réussir grâce à l'application que je fis de ce principe commercial : déclarer toujours avoir en main ce que je me mettais à chercher avec obstination.

Travail mécanique et absorbant. Je m'y livrai avec une sorte de persévérance volontaire, pour le rendre supportable. Je négligeai mes amis ; je cessai d'écrire, presque de lire. Le soir, fatigué, je dormais. Je fuyais la vie dans le travail.

Ce fut le début d'une période de discipline. Je voulus qu'elle seule comblât ma solitude, qu'elle nourrît toutes mes aspirations. Réveil, coucher, repas à heures fixes.

Et surtout, ne pas lever la tête, ni chercher dans le ciel ou dans ses nuages des rêves trop beaux ; — fixer le regard sur le sillon régulier. J'abandonnai le désir dangereux de la joie. Mais, par delà la discipline, j'espérai la retrouver avec l'équilibre.

L'être indéterminé et hésitant, était mort en moi, et avec lui, mon angoisse.

Je venais de me jeter dans le travail, comme à vingt ans, dans le plaisir. Cette crise aussi ne dura qu'un moment. Elle m'apporta un sentiment de sécurité et de vide.

Et le travail ne m'apparut plus comme un esclavage, ni comme un but, mais comme une fuite devant les nécessités quotidiennes de la vie, une manière d'oublier, tout comme le jeu, la vitesse, l'amour, les explorations à travers le monde inconnu ou les utopies du nihiliste : la vie est ainsi faite, la vie de tous les jours, que nous n'arrivons à la supporter, à y trouver quelque joie qu'en la quittant, qu'en nous évadant de son ennui, qu'en évoquant l'avant-goût de la mort,

pour entrer dans un monde plus difficile à atteindre, plus intense, qui est peut-être la vie réelle.

Le rôle de l'intelligence est de choisir entre les différentes portes de sortie. Je compris que je n'avais jamais cessé, à travers le plaisir, la passion, les affaires, de chercher autre chose : l'art.

J'écrivis plusieurs ouvrages.

Exploration en profondeur dans les choses de la vie et dans les livres, intuition de l'esprit critique m'apportèrent souvent des joies dans mes nuits de travail. Les petites satisfactions de la vanité, au contraire, ne me causèrent pas plus de contentement que si j'eusse gagné un concours de bilboquet ou de mots croisés. Je souhaitai plutôt l'approbation de cinquante lecteurs épris de perfection. L'accueil du public me toucha dans la mesure où il me donna un sentiment de sécurité matérielle : je n'étais plus inquiété, pour le moment, par la recherche d'éditeurs ; je pouvais me consacrer

à une œuvre sans autre préoccupation que celle de la créer.

Parmi les différentes manières d'échapper à soi, je plaçai l'art et l'intelligence au-dessus de tout. J'eus l'impression d'avoir retrouvé le plus profond de moi, ce sentiment extraordinaire que depuis mon enfance je sentais le besoin d'exprimer. Et cependant, envisageant de l'extérieur, la « carrière » d'un homme de lettres qui publie un livre après l'autre, régulièrement pendant un quart de siècle, je ne pouvais m'empêcher de rire et j'avais besoin d'imaginer que je serai, dans quelques années, un autre...

A ce moment, je me crus pourtant arrivé au point final d'une courbe. Il me semblait même, parfois, que je retrouvais cet équilibre tant désiré de toutes les forces de l'esprit, de tout mon être intérieur.

Je rêvais à un Gœthe passant son temps à s'instruire, à épuiser les livres, à approfondir la nature, à voyager en étudiant les

fleurs, les phénomènes de la nature, les couleurs du prisme, l'origine des espèces. Il a aimé les temples grecs et les forums latins, l'Inde et ses rythmes miroitants, les philosophies, toutes les cultures et l'amour. En même temps, il faisait avec gravité son petit métier : ministre d'un état minuscule ; jusque sur son lit de mort, il réclamait de la lumière, toujours plus de lumière...

Rêves... rêve, rêve.
Mais que suis-je aujourd'hui ?

IV

Je suis le moi d'autrefois et tant d'autres moi différents.

Comme dans mon enfance, l'amour m'angoisse. Parfois en me déshabillant, j'embrasse avec ferveur mon genou, sur le côté, à la place où la peau chaude rappelle le velouté des visages d'enfants. Enserrant contre ma poitrine mes jambes repliées, j'imagine que j'étreins un ancien être cher... jusqu'à ce qu'une crampe m'oblige à m'allonger.

On croit évoluer. On se retrouve pareil. Je trace des plans de conduite comme à l'âge de quinze ans :

1° Préparer mon roman.

2° Donner à mon travail, chaque jour, une note sur dix.

3° Chercher un appartement.

Les idées changent. Le caractère, si peu. Je redeviens à certaines minutes hésitant et timide. A d'autres, le sentiment de sécurité, qui fut si long à acquérir, s'effrite et cède; je reconnais l'angoisse et l'idée du suicide.

Le passé reste présent. Les personnages, qui sont entrés successivement en moi, se sont installés auprès de leurs « confrères », sans les chasser. Ma conscience est une table ronde, autour de laquelle des sièges vides attendent de nouveaux convives...

Brouhaha. Cohue. Désordre. Est-ce là l'équilibre rêvé ? La fin de la courbe en commence une autre. Celle du passé n'est plus qu'un zigzag. Dès que le moi s'analyse, une autre vie débute. Que sera celle-ci ?

Faites votre vie, mon cher ami. Votre vie est faite ? Tout va encore...

1923.

Ce livre, Q de l'alphabet des lettres achevé d'imprimer pour la Cité des Livres, le 5 décembre 1926, par Ducros et Colas, Maîtres-Imprimeurs à Paris, a été tiré à 440 exemplaires : 5 sur papier vélin à la cuve " héliotrope " des papeteries du Marais, numérotés de 1 à 5 ; 10 exemplaires sur japon ancien à la forme, numérotés de 6 à 15 ; 25 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 16 à 40 ; 50 exemplaires sur vergé de Hollande, numérotés de 41 à 90 ; et 350 exemplaires sur vergé à la forme d'Arches, numérotés de 91 à 440. Il a été tiré en outre : 25 exemplaires sur madagascar réservés à M. Édouard Champion, marqués alphabétiquement de a à z ; et 30 exemplaires hors commerce sur papiers divers, numérotés de i à xxx.

Exemplaire N° 285

STANCES, INSTANCES ET INCONSTANCES

Copyright by Pierre de Régnier, 1926.

L'ALPHABET DES LETTRES

STANCES, INSTANCES ET INCONSTANCES

PAR

PIERRE DE RÉGNIER

R

PARIS, A LA CITÉ DES LIVRES

DÉDICACE

Lorsque tu m'aimeras, un jour, prochain peut-être
Ou bien lointain, plus tard encore ou bien jamais,
Quand seule, tu seras tout ce qui me plaisait
Et qu'à part toi, je ne pourrai plus rien connaître;

Toi qui présideras à ce que je ferai,
O toi que je ne connais pas, et qui peux naître
Comme un croissant de lune au bord d'une fenêtre,
Lorsque tu m'aimeras et que je t'aimerai;

Toi qui n'existes pas, qui ne fais rien pour vivre,
C'est à toi que je veux offrir ce triste livre
Si dans la vie un jour tu daignes te poser;

Je n'ose te nommer en mon incertitude
Et je dédie, en t'attendant, mon cœur blasé
A la Nuit, au Silence et à la Solitude.

AU LECTEUR

Cher lecteur, est-ce en vain qu'en mes nuits je rallume
Le flambeau d'un amour que je n'ai pas connu,
Car, si d'un long coup d'aile il n'est jamais venu,
J'ai du moins entendu le bruit que font ses plumes.

Je n'attendrai donc pas, sur la cendre qui fume
D'un bûcher de regrets l'espoir trop attendu,
Mais je prendrai quand même, au gré d'un beau corps nu,
Le plaisir toujours neuf que nul feu ne consume.

Et si je suis celui qui ne peut s'attendrir
Qu'au souvenir lointain de lointains souvenirs,
Que je relis sans cause et que je vis sans cesse,

J'ai beaucoup trop aimé la seule Volupté
Pour prétendre trouver, de maîtresse en maîtresse,
Le rendez-vous d'Amour que j'ai toujours manqué.

CUITES

JAZZ

Le saxophone est une chèvre suraiguë,
La flûte est un cabri qui saute sur un toit,
Le piano est une chose continue,
Le tambour rebondit et je danse avec toi.

Tu es vraiment gentille et tu es presque nue
Dans ta robe qui a l'air de je ne sais quoi,
Et le violon est un vieux chanteur des rues
Tombé là dans ce jazz on ne sait pas pourquoi.

Je tourne tellement que je ne vois personne,
Nous sommes transpercés par les sons du trombone
Et le linoléum tremble sous mes talons;

Les applaudissements déchaînent le silence,
Mais le bruit des soupers est plus fort que la danse
Sous les ventilateurs qui rythment le plafond.

CONSIDÉRATIONS

Je suis un personnage étrange,
Réaliste et paradoxal,
J'aime les pyjamas oranges,
L'amour, le chypre et les Pall-Mall.

J'aurai fait toutes les folies
Qu'on a pu faire à vingt-trois ans;
Les femmes sont toujours jolies
Quand on est tendre et inconstant!

Mes malheurs sont inconcevables
Car je suis toujours en retard,
Mes amours incommensurables
Et mon cœur est un grand bazar.

Mon bonheur n'a pas de limites,
Je suis gai, philosophe et fou;
Aussi je prends beaucoup de cuites
Et le hasard arrange tout.

Je bois mes nuits mélancoliques
En vieux noceur désabusé;
Mes aurores sont romantiques
Et mes regrets désespérés...

Et quand, dans le matin qui passe,
Je me vois au soleil levant,
Je m'engueule devant ma glace
Et je m'adore en m'endormant!

CARLTON

Chauffeur, chasseur, concierge; et puis, porte tournante;
Obscurité vert-mousse et parfums d'ascenseur;
Malles devant la porte; on peut entrer? Attente...
— Comment ça va depuis le « Jardin de ma sœur »?

Lit défait. Souvenirs de la veille, et douceur
Des réveils où le soir entre par une fente
Des volets entr'ouverts; peau tiède; odeurs mourantes,
Bruits de l'après-midi, salle de bains, coiffeur...

J'ai vu ton corps d'hier ployer sur tes babouches,
J'ai mangé du Guerlain tout autour de ta bouche
Et j'ai bu la luxure au fond de tes yeux noirs;

Et j'ai pu respirer, volupté qui embaume,
Le bruit délicieux que font les souliers jaunes
Dans la clarté propre et sonore des couloirs.

ODELETTE
AUX TOMATES

Un petit roseau m'a suffi..
(H. de Régnier)

Un petit mosser m'a suffi
A faire mousser mon champagne
Et à faire gueuler la charmante compagne
Qui était assise avec moi
Parce qu'il avait fait déborder le liquide
Sur sa robe.
Elle s'appelait Odelette
Et elle était très gentille;
Elle mangeait une odelette
Aux tomates,
(Patate,
Carotte et potiron.)
Plusieurs fois j'ai lancé mon mosser
Dans le verre
Sans jamais le mettre à côté,
Mais je l'ai mis aussi ailleurs...
Un petit mosser m'a suffi
A faire mousser Odelette.

RÊVES

INQUIÉTUDE

Que fais-tu, tout seul dans l'ombre
Au petit jour,
Pleurant sous tes ailes sombres?
— Je suis l'amour.

Que fais-tu, dans la lumière,
Vierge au beau corps,
Calme, si calme et si fière?
— Je suis la mort.

Et toi, pensée entr'ouverte
Sur l'infini
Rempli de ténèbres vertes?
— Je suis l'oubli.

OUBLI

J'ai dégueulé tout mon amour
Au fond de lavabos infâmes,
Souvenirs de peau, de velours,
De cils, de roses et de femmes.

J'ai pissé toutes mes ivresses
Sur des trottoirs réconfortants,
Confidences de mes détresses
A des bitumes indulgents.

O soleil dont mes nuits se dorent,
Astre divin de mes sommeils,
J'ai pleuré toutes tes aurores,
Tes crépuscules, mes réveils!

Et chaque soir au clair de lune,
Me confiant au ciel désert,
J'ai voulu tes paupières brunes
Et tes grands yeux marrons et verts.

Alors, depuis, de place en place,
Je m'en vais tout seul, chaque nuit,
Chercher au fond des seaux à glace
Le souvenir de ton oubli.

CHANSON

A Fernande

Fernande, je voudrais t'aimer,
Mais tu n'es pas assez coquette,
Fernande, j'adore ton nez,
Mais tu n'as pas les mains bien faites.

Tu as des chapeaux de travers
Et la narine inconvenante,
Tu as aussi des souliers verts...
Tu as vingt-six ans, ou bien trente;

Tu as les cheveux acajous,
D'un acajou deuxième classe,
Tu as beaucoup trop de bijoux
Et la taille beaucoup trop basse...

En vérité, tu es très bien,
Mais tu n'as pas, ô ma Fernande,
Ce rien du tout de petit rien
Qui est tout ce que je demande.

SUITE A RIEN DU TOUT

... Et voilà... Je suis seul, tout seul, et je t'adore...
J'adore qui?... Je ne sais pas, je ne sais plus...
Je t'aime, et c'est assez... et tu seras encore,
Elle, une autre ou bien toi, celle qui m'aura plu.

Tu n'est pas là... Très important... Je te regrette...
C'est pour ça que je suis malheureux à pleurer...
Mais reviens, cher présent qui me tourne la tête,
Reviens vite pour que je puisse t'oublier!...

POUR TES BEAUX YEUX

Ma tristesse aujourd'hui rit d'un amer sourire
Qui n'est plus fou...
Il serait tellement plus simple de me dire
Que je m'en fous!

Mais au lieu d'oublier, cette fois-ci, j'insiste
Sur ma douleur
Et mon pauvre petit désespoir est tout triste
Et sans couleur...

J'ai rouvert d'un seul coup mon âme renfermée
Aux regrets vains
Pour pouvoir te pleurer, ô toi, ma bien-aimée,
Qui n'en sais rien!

Car tu n'as jamais su ma tendresse éperdue
Ni tous mes vœux
Et je t'ai adorée et je t'ai reperdue
Pour tes beaux yeux.

FRAICHEUR

U, cycles, vibrements divins des mers virides
Paix des pâtis semés d'animaux...

ARTHUR RIMBAUD.

Il faisait chaud, vous étiez jeune et les prairies
D'un vert tellement tendre et tellement jauni
Faisaient mieux ressortir la robe en toile unie
Mauve et simple, très jeune fille, en organdi.

C'était hier. C'était un beau matin sans suite;
Derrière vous, très loin, les vaches et les bœufs
Fleurissaient l'horizon comme des marguerites
Et le ciel était transparent, comme vos yeux.

Vous aviez une ombrelle en grosse toile écrue
Avec une doublure en satin bleu de ciel
Et l'on n'aurait pas dit que vous étiez si grue
Dans ce midi d'été chaste et artificiel.

Vous étiez mince, blonde, et vous mangiez des fraises,
Vous étiez presque vierge avec vos yeux d'enfant
Et vous ne pouviez pas avoir l'air plus anglaise,
Premier plan svelte et pur de ce décor charmant;

Et comme on ne possède, au fond, que ce qu'on ose,
J'ai posé, mais moins bien que je l'aurais voulu,
Un tout petit baiser timide et résolu
Sur votre nuque en marbre rose.

PALMIERS

J'aimais te regarder, somptueux paysage,
En savourant la soif d'avoir beaucoup trop bu,
Avec l'âpre saveur de n'être jamais sage,
Fatigué de plaisir et d'amour attendu;

Ton soleil étonnant tombait dans l'eau lointaine
Tout éclatante encor de l'avoir reflété
Et mes réveils étaient frais comme des fontaines
Coulant au crépuscule au bord des nuits d'été;

Alors, à l'heure où pas une palme ne bouge,
J'allais me promener dans une odeur d'œillet
En contemplant le soir festonner ton ciel rouge
D'un collier monstrueux de rochers violets.

Quand la lune sortait de la mer entr'ouverte
J'aspirais pour moi seul, frisson prodigieux,
La tendresse indéfinissable des nuits vertes
Du même vert divin qu'un regard de ses yeux.

Et l'aurore était longue, et les remous de moire
Tremblant sur le rivage étaient moins affolants
Que le baiser soyeux et la tempête noire
De ses cheveux tordus par un désir mouvant...

Alors, le cœur rempli de paresse et d'extase,
Quand je me réveillais auprès de son corps nu,
J'aimais te regarder, somptueux paysage,
Tout éreinté d'amour et de désirs rendus...

Aujourd'hui je suis seul dans le grand jardin calme
Remué faiblement par le vent doux et frais
Et les très hauts palmiers, lentement, de leurs palmes
Bercent de souvenirs mes splendides regrets;

Le silence agité de la mer entr'ouverte
Laisse monter la lune au ciel voluptueux
Rempli de la tristesse immense des nuits vertes,
Du même vert profond que l'iris de ses yeux.

STANCES, INSTANCES ET INCONSTANCES

I

STANCES

ENCORE

t voilà. Je suis bête — oh ! ça, d'une bêtise
i grande qu'elle touche à l'immortalité
t je regarde encor l'aube inondée et grise
leurer sur mon désastre et ma stupidité.

ais, sacré nom de nom, est-ce que ma pauvre âme
a se désespérer sans l'ombre d'un espoir
t va-t-elle garder, amour de tant de femmes,
e regret éternel de ne plus en avoir ?...

e ne plus avoir quoi ? Des femmes ? Quelle histoire !
uand cet après-midi j'ai juré dans ses draps
ue je n'aimerais qu'elle, et ma vie, et ma gloire, —
: cætera, et cætera, et cætera...

h ! Pauvre amour passé pour qui j'eus tant de larmes,
ue j'ai tant regretté et tant redésiré,
ourquoi diable aujourd'hui m'as-tu rendu tes charmes
: gâché le regret d'un instant espéré ?...

Pourquoi cette soirée interminable et triste
Où j'ai vadrouillé seul dans les lieux de plaisir
Invariablement finit-elle, égoïste,
Dans ta fureur cachée, ô cœur sans repentir?...

Et j'allonge sans fin la liste vagabonde
Des reproches amers et presque quotidiens
A ma sentimentalité trop inféconde,
Et je parle pour rien, hélas!... Je n'y peux rien...

Vais-je continuer la longue théorie :
« Je ne le ferai plus — je veux aimer quelqu'un,
Je veux aimer Fernande, ou Suzanne, ou Marie
Pendant au moins un mois... » et puis le lendemain

Emporter mon cynisme et ma saleté fière
Vers un je ne sais quoi qui n'arrivera pas,
Traîner l'inassouvi de gouttière en gouttière
Vers l'oubli souverain qui conduit au trépas.

Penses-tu réussir! Ha, ha! Elle est bien bonne!
Il est bien évident que je ne suis pas né
Pour me mourir d'amour. Non, je n'aime personne,
Je pleure un cœur absent qui ne m'est pas donné;

ais je voudrais pouvoir un jour, peut-être même
us longtemps, me trouver près d'un corps jeune et frais
je voudrais pouvoir lui dire que je l'aime, —
ais ne pas le lui dire — et puis que ça soit vrai.

FLEMME

Autrefois, me croyant plein d'un amour intense,
J'allais persuader la chère indifférence
De celle que j'allais aimer; je lui disais :
Je vous adore et malgré tout je vous aurai

Parce que j'ai vingt ans et que vous êtes blonde,
Parce que malgré moi je vous suis pas à pas
Et que s'il le fallait je parcourrais le monde
Quand je veux une femme et que je ne l'ai pas...

*
* *

Il y a bien longtemps de cette véhémence...
Je ne sais même plus à qui je le disais
Et je n'ai pas à regretter mon inconstance
En feuilletant mon catalogue de regrets...

Maintenant je ne dis plus rien et je me borne
A attendre un amour qui est bien en retard
En buvant, par des soirs étourdissants et mornes,
Pour attendre l'instant d'aller boire autre part.

Mais ce qui, de tout ça, est le plus lamentable,
C'est le vide insensé de mes amours absents,
C'est l'inutilité de rouler sous la table
Pour oublier je ne sais quoi d'inconsistant;

J'en demande bien peu, pourtant; mais je désire
Un idéal invraisemblable et inconnu
Car aucune de mon passé ne peut suffire
A ne pas regretter ce que je n'ai pas eu...

Et cet état d'esprit suprême et fatidique
Me laisse dans l'ivresse et dans un doux ennui
Car j'ai bu jusqu'au bout mon vin mélancolique
Et je rêve à l'amour en écoutant la nuit...

II

INSTANCES

AH ! MADAME...

I

— Ah! Madame!... Écoutez : Je n'ai rien à vous dire
Je crois que je vous aime et je me sens idiot...
Si vous ne m'aidez pas je ne vais pas suffire
A vous convaincre à moi tout seul, rien que par mots.

Ah! vous rappelez-vous la première soirée?...
Non, certainement non... mais moi je m'en souviens...
Vous aviez une robe en dentelle dorée
Qui laissait voir un peu la pointe de vos seins.

Quand je me suis assis dans le petit coin sombre
Cinq minutes après qu'on m'avait présenté,
J'ai contemplé vos souliers or briller dans l'ombre
Et j'ai baisé vos mains couleur de volupté...

Vous m'avez regardé d'un regard de colère
Et puis vous avez ri et je ne savais plus
S'il fallait m'en aller, s'il ne fallait rien faire
Ou s'il fallait rester... Vous avez bien voulu

Vous avez bien voulu que je reste en silence
Vous admirer pour moi tout seul dans ce salon
Et vous aimer un petit peu entre les danses
En regardant vos doigts minces, frêles, et longs ;

Je savais que ces doigts, je pouvais les reprendre
Sans qu'on s'en aperçoive et sans être engueulé ;
Car vous m'aviez permis la chose la plus tendre :
Un peu d'émotion dans mon cœur trop troublé ;

Je savais que vos mains, les miennes qui les touchent
Pouvaient les prendre sans que vous le défendiez,
Qu'elles me conduiraient peut-être à votre bouche,
Peut-être même sans que vous le refusiez ;

Je vous considérais déjà comme conquise,
L'absence d'un refus me semblant un espoir,
Et je vous désirais, blonde, dorée, exquise,
Entre des gens du monde et le calme d'un soir...

Vous, vous me regardiez avec indifférence
Et moi j'imaginais une prochaine fois
Où je pourrais vous voir, seule, dans le silence
D'un premier rendez-vous dans un entresol froid...

Je savais que tout ça, c'était inaccessible
Et je croyais déjà que c'était arrivé...
Mais la réalité n'est presque pas possible ;
Je ne sais même plus comment vous retrouver...

J'ai dansé avec vous ; j'ai mis dans votre oreille
Le bout d'un nez fervent qui humait vos cheveux,
J'ai serré un peu fort votre main sans pareille
Et pendant un instant, j'ai pu me croire heureux...

Je ne vous ai rien dit qui puisse laisser croire
Que je vous aimais plus qu'un simple flirt d'un soir...
Quant à votre départ, dans une cape noire,
J'ai fait semblant de ne pas m'en apercevoir...

*
* *

Tout ça serait très bien si je vous avais vue
Une fois seulement depuis cette nuit-là,
Mais vous n'êtes pour moi qu'une presque inconnue...

Je ne sais vraiment pas pourquoi j'écris tout çà.

II

... Et je vous ai revue, enfin! Chère madame...
J'étais seul dans un bar en buvant du whisky...
J'ai eu un petit choc tout au fond de mon âme
Et je ne m'y attendais pas... C'était exquis.

Je vous avais admirablement oubliée
Depuis le premier soir où je tenais vos mains
Et puisque cette nuit je vous ai retrouvée,
Je sens que je vous aime au moins jusqu'à demain.

Il y avait des tas de gens à votre table
Ce qui fait que je n'ai pas pu vous approcher,
Mais vous avez dû voir que j'étais incapable
De cacher mon bonheur... Je n'en suis pas fâché.

Je ne vous ai rien dit, mais j'ai vu dans la glace
Que vous saviez que j'étais heureux de vous voir...
Votre regard tombait au fond du seau à glace
Et le mien était dans vos yeux, dans le miroir...

Alors, quand la dernière bouteille fut morte
Et que les messieurs en habit se sont levés
J'ai pu baiser vos mains sur le seuil de la porte
Et vous avez souri d'un air désabusé...

Et ce soir je déplore après plusieurs semaines
D'un doux flirt sans vous voir et sans penser à vous
Que l'amour par vos mains expire dans les miennes
En fixant pour demain le premier rendez-vous...

Demain, il va falloir tout faire pour vous plaire,
Je n'ai pas eu le temps de vous aimer « avant »
Et je sens que demain, quoi que je puisse faire,
Vous ne serez pour moi qu'un cher petit instant.

Mais, ô futur passé, doux bonheur que j'effleure,
Je serais satisfait en quittant votre lit
Si je pouvais demain m'arrêter quelques heures
Entre le désir et l'oubli...

JE VOUS AIME...

I

Hélas, je sens que je vous aime
Et que vous, vous ne m'aimez pas...
Ah ! ce n'est vraiment pas de veine
Car vous n'en savez rien vous-même...
Hélas, je sens que je vous aime
Et qu'il est trop tard cette fois.

Oui, mais il faudrait tant de choses !...
Il faudrait me lever plus tôt,
Vous voir à l'heure du porto
Faire une ballade en auto
Et puis vous envoyer des roses...
Il faudrait faire tant de choses !

Il faudrait toujours être là,
Aller au bal de l'Opéra,
Vous embrasser dans les voitures ;

Faire des tas de tralala,
Déplorer les trous de vos bas...
Tout ça n'est pas dans ma nature.

Il faudrait voir tous vos amis,
Trouver que tout vous est permis,
Mener une existence sage;
Aller au « Jardin de ma sœur »...
Moi que vous traitez de noceur
Ça serait presque un mariage...

Cinq minutes de rendez-vous
Lorsque j'y arrive après vous
Peuvent gâcher mon existence...
Ça m'empêche d'aller au bar...
Mais je suis toujours en retard
Et vous, pleine d'indifférence.

J'aime l'odeur de vos cheveux,
J'aime la couleur de vos yeux,
Je ne sais plus ce que je veux
Et je crois que je vous adore...
Mon amour, ne pars pas encore!
Je t'aime, restons tous les deux...

Hélas, je sens que je vous aime
Et maintenant vous le savez...
Ah! ce n'est vraiment pas de veine,
Car il va falloir tout de même
Que je me donne un peu de peine
Si je veux vraiment vous aimer.

II

e vous aime déjà moins qu'hier, mon amour...
'aimais mieux que nos nuits nos taxis demi-vierges...
va falloir partir avant qu'il fasse jour
A cause de votre concierge...

III

Vous êtes blonde, et moi, je n'aime que les brunes...
Ça n'a pas d'importance, au fond... Vous me plaisez
Et je voudrais ce soir mourir sous vos baisers
Comme une étoile au clair de lune...

III

INCONSTANCES

LE CŒUR IMPERMÉABLE

C'était fatal.... je t'ai, et tu ne me plais plus...
Je voudrais que tu sois une autre, tu m'embêtes,
Tu es toujours la même, avec la même tête,
Les mêmes mains, les mêmes pieds... C'était prévu.

Tu es pourtant très bien... Tu me plais, tu m'excites...
Mais le reste du temps je te voudrais ailleurs.
Nous nous voyons très peu... jamais deux jours de suite,
Ton mari est charmant, pour comble de bonheur...

Alors?... Je ne sais pas ce qu'il me faut... C'est triste,
Mais c'est comme cela... Je t'aimais mieux avant.
Je sens que je vais oublier que tu existes,
Je vais changer d'amour comme de restaurant.

Six jours! Déjà six jours que nous sommes ensemble!
Le temps passe, c'est effrayant!... J'en ai assez...
Et quand j'aurai trouvé celle qui te ressemble,
Je te regretterai, si l'on m'y fait penser.

Mais au lieu de m'aimer d'un amour confortable,
Tu n'aurais donc pas pu me faire un peu souffrir?
Tâcher de transpercer mon cœur imperméable
D'une larme sincère et si longue à venir?...

Je t'aurais adorée, après, femme stupide
Qui m'as laissé passer à côté du bonheur,
Qui aurais pu remplir, à toi seule, le vide
De l'amour inconnu que je cherchais ailleurs!

Mais quand, dans quelque temps, je t'aurai oubliée,
Quand je te reverrai, que t'u m'auras replu,
Je croirai sûrement que je t'ai adorée
Et que je t'aime encore... et tu ne voudras plus.

ET VOILA...

... Je t'ai rencontrée à trois heures du matin ;
Tu étais seule et tu étais sur la banquette,
Tu étais saoûle et tu ne fus pas très coquette
Et tu étais exquise, ô petite putain...

Je suis rentré chez toi où j'ai mangé, sans beurre,
Un charmant camembert sur un pain de trois jours,
Et nous nous sommes réveillés d'assez bonne heure...
C'était inespéré. Profitons-en toujours.

Lève-toi. Mets le seul tailleur que tu possèdes,
Mets tes petits souliers tout faits de chez Pinet,
Et mets tes gants troués qui ne sont pas de Suède
Et malgré tout cela tu feras de l'effet.

Car tu es très jolie et ta cheville est fine...
Allons! Prenons un fiacre antique et découvert...
Nous irons boire un verre au Pavillon Dauphine
Et le ciel sera pur au fond de tes yeux verts...

Je t'aime, amour banal; assez de clairs de lune,
Assez de désespoirs fastidieux et longs...
Et voilà ce que c'est que d'adorer les brunes
Et toujours voir la vie en blond.

Juin 192

FUMÉES

.... Et lorsque le pavot prestidigitateur
Change en baisers sans nom quelque désespérance,
Songez au petit dieu fait d'ocre et de langueur.

JACQUES DE MALEISSYE.

TING-FU

Ting-Fu, dieu de l'amour silencieux et sombre,
Dieu du rêve réel, vendeur d'éternité,
Réalisation d'impossibilité,
Je t'aime et je te crains quand je vis dans ton ombre.

Reconstructeur muet des cendres, des décombres
Que les déceptions avaient précipité,
Tu as fait la douleur devenir volupté
Et tu résous le lieu, et le temps, et le nombre.

Par le bois, par la flamme et le grésillement,
C'est toi le plus discret et le plus doux amant
Pour les cœurs paresseux ou les cœurs en détresse;

Mais c'est toi, dieu nocturne autant que langoureux,
Qui, sous les sourcils las et les cils amoureux,
Cerne d'un désir brun l'œil bleu de ma maîtresse.

TING-FU M'A DIT :

« Tu aimais la tristesse et les nuits innombrables
Où tu te lamentais devant l'absurdité
De ne pouvoir trouver l'amante incomparable
Celle qui t'aimerait un bout d'éternité;

« Elle est là, allongée au creux du divan rose
Tremblante de désir au milieu des coussins
Avec des yeux de rêve et sur lesquels se pose
Le sommeil en velours de ses cils noirs et fins;

« Tu la voulais, tu l'as. Prends-là. C'est une proie
Plus savoureuse encor d'avoir tant attendu
Et fais s'épanouir d'une épaule de soie
Le baiser tendre et rond que forme un beau bras nu. »

... Elle était frémissante et la petite flamme
De ses yeux palpitait... Et dans l'obscurité
Elle ne fut alors rien d'autre qu'une femme
Que j'avais désirée... Et je la détestai.

Qu'importe qu'elle soit amoureuse et jolie
Car lorsque j'ai senti le courant de ses nerfs
Dans le satin glissant de ses mains alourdies,
Mon cœur est resté froid au contact de sa chair...

Je n'ai que le plaisir, qui dure une seconde,
D'avoir eu cette nuit ce que j'ai désiré ;
Elle, elle a tout, elle a tous les trésors du monde
Car elle porte en elle un cœur qui peut aimer.

SES YEUX

Ses yeux sont gris, ses yeux sont verts, ses yeux sont l
Ses yeux sont la fumée où s'étire l'extase
Comme dans le fourneau passe à travers la gaze
Ce rien d'inassouvi qui le sera sous peu...

Ses yeux sont du grès pâle, éternel plus que vieux,
Mais du grès qui serait transparent comme un vase,
Un vase élaboré du désir qui s'évase
D'une pipe, en nuage emphatique et soyeux...

Ses yeux sont une mer où plane un doux orage
Sombre et froid, pur et clair, accablant, et que charge
Une paupière lente et lourde de remords;

Mais les cils instinctifs qui remontent vers elle
Élargissent le mauve étrange des prunelles
D'une divinité plus calme que la mort.

« BRUNE AUX YEUX BLEUS... »

Où êtes-vous, ce soir, femme aux yeux bleu-lavande
Dont les sourcils sont deux éperviers inquiets
Qui survolent très haut et un peu en biais
Vos paupières couleur de l'aube sur la lande...

Je suis seul et mon rêve est triste où gît l'offrande
D'un corps indifférent aux seins fermes et frais,
Où j'avais contemplé mes désirs trop secrets
Dans le miroir bombé de votre ongle en amande...

Je vois votre regard dans chaque cigarette
Qui est lourde à mes doigts autant que votre tête
Était lourde d'un rêve à mon cœur anxieux;

Il me manque vos cils aux ailes refermées,
L'étreinte de vos mains et, soupir de fumée,
Le baiser violet et tendre de vos yeux.

FLEUR DE TABAC

Sur le divan marron couvert d'étoffes rares,
Presque nue, allongée à plat ventre, en félin,
Elle trempe l'aiguille au bord du pot trop plein
Et la drogue durcit sur la flamme bizarre.

Le visage éclairé des beautés dont se pare
Son désir fantastique, irréel et prochain,
Elle roule son rêve en boulette, et ses mains
Ont la sombre douceur des feuilles de cigare.

Un sourire immobile erre de haut en bas
Sur la perversité de ses lèvres grenat,
Et ses cheveux sont noirs et le peigne les plaque;

Elle se penche et l'opium liquide et brun
Reflète à l'infini de son tendre parfum
Ses yeux de caramel dans un miroir de laque.

CŒUR DE PAVOT

Cette nuit j'ai pensé à toi, femme au cœur sombre,
Au cœur de velours noir comme un cœur de pavot
Et je revois encore errer sur le fourneau
De la pipe les doigts divins de tes mains longues.

Je revois l'or foncé de lourdes mèches blondes,
La courbe de ton corps harmonieux et chaud
Et le grésillement en souffles inégaux
Qui faisait palpiter tes petits seins dans l'ombre.

Le désir aspiré ressortait en nuage
Et tu levais les yeux, des yeux d'un bleu d'extase,
D'un bleu vertigineux, pur et passionné ;

Puis après ce regard tout rempli d'impossible,
Après que tu avais atteint l'inaccessible,
Tu redevenais chair, silence, et volupté.

RÉALITÉS

L'ÉTOILE

J'ai souhaité souvent, ô belle indifférente,
Que vos yeux deviennent un jour
L'étoile la plus pure et la plus transparente
Au firmament de mes amours ;

J'ai cru qu'un souvenir imperceptible et tendre
Pouvait suffire à mon malheur
Et voilà que ce soir vous venez d'entreprendre
Le complément de mon bonheur...

Car, quand j'aurai goûté cette sublime ivresse
Que je n'osais pas espérer
Et que vous deviendrez une ancienne maîtresse,
Il va falloir vous oublier...

BONHEUR

Il n'y a pas huit jours je vous aimais encore
Et j'étais triste, et j'étais lâche, et j'étais fou...
Aujourd'hui je pourrais vous dire : je t'adore,
Mais je suis gai, je suis heureux et je m'en fous...

Ça ne me fait plus rien de ne plus rien vous dire...
Je vous ai rencontrée hier soir par hasard
Et j'ai pu soutenir d'un aimable sourire
Le trouble vert et bleu de votre long regard.

Ce matin je suis seul et les feuilles s'envolent
Et j'écoute craquer l'automne et les marrons
Cependant que le vent jaune, tiède et frivole
Fait danser la poussière en petits tourbillons;

Il est bien évident que dans ce paysage
Je pourrais à loisir être désespéré.
Mais je goûte ardemment, voluptueux et sage,
L'ineffable plaisir de ne plus vous aimer.

LA DAME D'HIER SOIR

O vous, la dame d'hier soir,
Comme vous avez été brève!...
Même pas le plus petit rêve
N'a ressuscité le pouvoir
De vos yeux bleus, pâles et noirs.

Quand je suis rentré dans ma chambre
Maudissant les événements
Qui m'empêchaient pour le moment
De vous tenir sur mon divan
Où vous auriez pu vous défendre,
Je respirais, heureux pourtant,
Le souvenir tenace et lent
De votre main d'iris et d'ambre...

Et lorsque je vais vous revoir
Si jamais je dois vous avoir
Et même si je vous enlève,
Vous ne pourrez jamais savoir,
O vous, la dame d'hier soir,
Combien vous aurez été brève...

POUR LA DAME QUI SE CROIT FOLLE DE VOULOIR HABITER LA LUNE

Mais non, mais non, tu n'es pas folle;
La lune est un pays charmant
Et sois sûre qu'on y rigole
Plus qu'à Paris en ce moment.

La lune a tout ce qui nous manque,
Tous les amours qu'on cherche en vain,
D'innombrables billets de banque,
Du bon tabac, du meilleur vin;

Dans la lune l'attente est brève,
Les désastres sont des plaisirs,
On y retrouve tous ses rêves
Et quelquefois des souvenirs;

Toi dont le cœur est solitaire,
N'attends pas qu'il devienne froid
Et si tu t'ennuies sur la terre
Viens donc dans la lune avec moi;

Car, malgré la blonde et la brune,
Je n'aurais jamais de bonheur
Si je n'avais un coin de lune
Pour y réfugier mon cœur.

PETITE CHANSON

J'aime des blondes et des brunes,
Des rousses même, et des châtains...
C'est ma foi le meilleur moyen
De n'en aimer jamais aucune.

PRÉSOMPTION

Je voudrais pouvoir m'attendrir
Et je voudrais pouvoir pleurer
Et je voudrais un jour mourir
En ayant pu te regretter ;

Je n'ai jamais pensé qu'aux charmes
Qu'une autre ou toi m'ont apportés.
Et je n'ai pu penser aux larmes
Qu'en étant sûr d'y résister.

CHANSON

J'ai connu des temps de splendeur
Et de détresse,
Chers instants tout pleins des erreurs
De ma jeunesse;

J'ai vécu des regrets sans nom
Et des reproches
Et vos ombres qui disaient non,
O chapeaux cloches;

J'ai connu le silence mort
Des amours closes
Et même de vilains remords
Remplis de roses...

Maintenant n'espère plus rien
De triste ou tendre,
O fou qui ne croyais pas vain
De tout attendre,

Et dans le parfum plein d'ennui
Des vieilles robes,
Dors, mon cœur, restaurant de nuit,
Passé de mode...

SOIRÉE MANQUÉE

Ah! j'ai passé souvent des soirées plus stupides
Que celle qui vient de finir
Mais qui est bien, je crois, la plus tristement vide
Qu'aucune de mes souvenirs.

Je n'ai rien fait du tout, pas même des bêtises,
Car si je n'avais pas d'argent,
Je n'ai pas perpétré de ces dettes exquises
Et si douces sur le moment.

Je suis passé chez vous et vous étiez sortie;
Evidemment, ça tombait mal...
Mais ce qui est bien pire encore, chère amie,
Ça m'est absolument égal.

J'ai cru que je t'aimais, mais je me rends bien comp
Qu'encore une fois, c'est raté...
J'aurais pu vadrouiller et me saoûler sans honte,
Mais mon esprit n'est pas hanté.

Sans amour, sans regrets, sans cigare et sans haine,
J'ai donc abrégé cette nuit,
Car je n'ai même pas la plus petite peine
Pour charmer un peu mon ennui.

CONTACT

Lorsque je tiens ta main sous ton manteau du soir,
Ta main brillante et brune aux ongles innombrables
Quand je l'effleure à peine, à dîner, sous la table,
En un baiser rapide et que nul ne peut voir ;

Lorsque j'attends l'instant de te dire au revoir
Dans un lubrique espoir de volupté palpable,
Quand, en dansant, au bout d'un bras imperturbable
Je tiens tout un bonheur qu'on ne peut pas savoir ;

Quand parfois, éventail de ta paume incertaine,
L'aile de tes cinq doigts se ferme sur la mienne
En un baiser jaloux de lente agilité ;

Tout le plaisir du monde est ta peau lisse et chaude
Où je sens en relief, sous la veine où il rôde,
Couler le fleuve bleu de l'électricité.

AUTOMNE

Quand la feuille était jaune, à la fin de l'été,
Quand tu n'étais pour moi qu'une lointaine dame,
J'aurais peut-être pu t'adorer dans le drame
Et découvrir en moi des élans emportés.

Voici l'hiver qui vient, plein de feux et de thés,
Et je te connais mieux, amoureuse trop calme,
Car j'ai lu dans tes yeux couleur de télégramme
L'effrayante pâleur de la banalité.

Je ne t'adresserai ni larmes ni prière;
L'heure du désir brut sonne à mon cœur de pierre
Qui ne répond jamais au coup qui l'a frappé;

Et je vais, sensuelle et suprême Inconstante,
Effeuiller sur mon corps éreinté par l'attente
Le chrysanthème d'or de tes cheveux coupés.

LOLITA

Lolita, tu me plais, parce que tes yeux noirs
Ont le reflet vert clair de la mélancolie
Et parce que tes cils tremblants de jalousie
Ont les franges d'un châle et l'épaisseur d'un soir.

Tu me plais parce que tu n'es pas trop jolie
Et parce que ta bouche a tant de désespoir
Que c'est à peine si l'on peut apercevoir
La fossette imperceptible de la folie.

Tes mains de satin mauve ont un parfum d'amour
Et tes bras sont si las que je voudrais un jour
Les couvrir longuement de baisers égoïstes;

Mais dans une aube d'or couleur de tournesol,
Je voudrais, Lolita, tes doigts nerveux et tristes
Pour déchirer mon cœur d'un coup d'ongle espagno

L'AMOUR ?...

J'ai cru pendant longtemps que le bonheur suprême
(Qui ne m'était pas arrivé)
Était de posséder la femme que l'on aime...
Il fallait d'abord la trouver.

J'en ai trouvé beaucoup, de couleurs différentes
Et de caractères changeants,
Mais il aurait fallu, pour n'avoir qu'une amante,
Beaucoup d'amour, beaucoup d'argent...

Je n'ai ni l'un ni l'autre et le fond de ma bourse
Ainsi que le fond de mon cœur
Est plein du vide immense où l'a laissé la course
Que j'ai faite après le bonheur...

Je ne te cherche plus, amour insaisissable
Que je ne trouverai jamais ;
Tu n'existes pas plus que le vent sur le sable
Qui s'envole, rapide et frais...

Le plaisir ici-bas vaut la peine qu'on l'aime ;
Je le cueille ainsi que le jour
Et sa diversité sensuelle et sereine
Vaut le plus grand des grands amours...

Car si, sur le moment, mon désir est sincère,
Intense, désastreux et fou,
C'est que je sais combien il peut être éphémère...
C'est pour cela que c'est si doux.

LE BEAU JOUR

)ans quelque temps, bientôt, je ne t'aimerai plus,
e n'embrasserai plus ta bouche rose et ronde,
e t'aurai assez vue, ô toi, mon erreur blonde,
) toi dont les grands yeux si bêtes m'avaient plu.

i tu étais restée un peu femme du monde,
i la première fois tu n'avais pas voulu,
eut-être que ce jour ne serait pas venu,
e jour qu'a souhaité mon humeur vagabonde...

: ce jour-là sera comme les autres jours
: comme les plus beaux de nos pauvres amours
ıe nous avons vécus sans pouvoir nous comprendre;

sera, comme les précédents, plein d'ennui,
plus beau, ni plus laid, ni plus court, ni plus tendre
ce sera peut-être un jour comme aujourd'hui.

SYLVIE

Sylvie, étiez-vous blonde, ainsi que j'aime à croire
Avec des reflets d'or ou peut-être acajous?
Je vous aurais aimée avec des cheveux roux
Et vous m'auriez séduit avec des tresses noires.

Etiez-vous habillée ainsi que veut l'histoire
De satin, de brocart alourdi de bijoux
Ou sentiez-vous glisser le long de vos genoux
Le silence mouillé d'une robe de moire?

Non. Je vous aime nue et vous êtes à moi
Sans rubans, sans grand siècle et presque sans ém
Dans le calme irréel de la nuit qui m'envie;

Car dans ce lieu charmant et sous ce ciel joli
La femme que l'on aime et qu'on a dans son lit
Ne peut pas se nommer autrement que Sylvie.

A SYLVIE

J'aurais pu parcourir Versailles ou Venise
De mes pas tour à tour blasés ou triomphants ;
La cité des regrets et celle des amants
M'auraient fait l'âme égale et la route précise.

Moi, dont le cœur est lourd, la pensée indécise,
Je n'aime pas les lieux sévères ou troublants
Mais je sais un pays dont le charme surprend :
Le bonheur y est calme et la douleur exquise.

Là, sous le ciel gris-perle où nul amour ne plane,
En regardant tomber les feuilles des platanes
J'irai me promener dans la forêt d'automne;

Et sans me souvenir de récentes caresses,
Dans le parc où l'écho de mon seul pas s'étonne,
J'irai te retrouver, Sylvie, ô ma Tristesse...

OFFRANDE

Je voudrais, de tout l'or du monde,
Mon amour, pouvoir vous combler;
Oui, mais voilà, vous êtes blonde,
Blonde, blonde comme les blés.

Et moi je n'aime que les brunes;
J'aime la nuit de leurs cheveux,
Leurs seins couleur de clair de lune
Et leurs lèvres de porto vieux;

Et je n'aime pas l'air candide
Sous des cils artificiels
Des regards tendres et languides
Bien qu'ils soient tout remplis de ciel,

Pourtant vous êtes si jolie !...
Et je voudrais tant, tant et tant
Vous avoir à moi pour la vie,
C'est-à-dire pour un instant;

Alors, sur votre corps trop rose
Dont j'aviverais la couleur,
Je vous dirais des tas de choses
En oubliant votre pâleur;

Mais de tout l'or du demi-monde
Je ne pourrais pas vous combler
Parce que vous, vous êtes blonde
Et moi fauché, comme les blés.

VOLUPTÉ

Toi ! Toi que j'ai cherchée infatigablement
De tout le triste effort de mon âme engourdie,
O toi que j'ai trouvée, ô toi qui es ma vie,
Toi, ma seule maîtresse et moi ton pauvre amant;

Moi qui ne demandais qu'à découvrir l'instant
De poser à tes pieds un cœur qu'on humilie
Et pouvoir tressaillir de tendresse attendrie
Le long d'une peau lisse où l'on aime en tremblant;

Je n'ai trouvé que moi dans tes sens égoïstes
Car nos sens sont jumeaux dans l'eau figée et triste
Du miroir sombre où nous nous sommes reflétés;

Comme moi tu cherchais une chose impossible
Et tu as dû fléchir devant la volupté
Qui fait le désir vague et l'amour insensible.

LA MORT

Pour la première fois, Mort au terne visage,
Tu entres dans ma vie avec un tel éclat
Qu'il pourrait bien, ce soir, sonner le dernier glas
De ma jeunesse éteinte et de mon cœur sans âge.

Tu l'as prise. Elle était si jeune et si peu sage
Que l'amour aurait dû, seul, dans ses membres las,
Rendre plus pâle encor la blancheur de ses bras
Qui sont blancs à jamais sous des cieux sans orage.

Morte, j'ai essayé en vain de la pleurer
Comme j'aurais voulu, vivante, l'adorer;
Mais je suis, dans le fond, tellement égoïste,

Indifférent devant cette fatalité
Que j'ai dû concentrer toute ma volonté
Pour tâcher d'arriver à pouvoir être triste.

APRÈS...

J'ai voulu prolonger ma tristesse attendrie,
Je n'ai plus voulu voir personne que mon cœur
Et je m'en suis allé, tout seul, d'un pas rageur,
Pour pouvoir profiter de ma mélancolie.

Et j'ai marché longtemps dans la forêt jaunie,
Dans le silence frais des troncs droits et rêveurs
Et ces jours ont passé presque dans du bonheur,
Un bonheur solitaire et que nul ne m'envie.

N'ayant pour tout amour qu'un pauvre souvenir,
J'ai pensé bien souvent à nos trops courts plaisirs,
Déjà lointaine amie aux yeux de clématite;

Car malgré mon immense insensibilité
Et mon désir d'une nouvelle volupté,
Je m'en serais voulu de t'oublier trop vite.

LE GRAND AMOUR

Tu fus ma seule illusion,
Tu fus mon erreur, ma jeunesse,
Mon début dans la passion
Et mon début dans la détresse ;

Tu fus mon cœur, ce cœur caché
Autant à moi-même qu'aux femmes,
Tu fus le souvenir penché
Sur la plus absente des âmes ;

Tu fus tout, tu fus tout ou bien
Tu fus ce charmant petit rien
Qui fis mon bonheur, ou le nôtre...

Et tu t'écroules dans l'ennui
Car tu n'as été qu'une nuit...
Rien qu'une nuit... comme les autres...

POINT DE VUE

— Oui, je suis très flatté d'être un de tes amants...
Je ne m'en vante pas, toi non plus, mais qu'y faire?
Tu n'es pas ce que l'on appelle bonne affaire
Ni moi non plus d'ailleurs, mais ton cœur est charmant

Pas plus que moi tu n'as le plus petit tourment;
Tu ne sauras jamais celui que tu préfères;
Ils sont tant, n'est-ce pas? Et s'il fallait refaire
La vertu, le plaisir y perdrait ses instants.

Je te rencontre n'importe où, dans des nuits souples,
Et je rentre mourir d'amour entre tes boucles
Pleines de soir, de fantaisie et de parfums;

Nous sommes l'un pour l'autre une mélancolie
Qui monte lentement de nos désirs défunts
Pour tout ce qu'on retrouve et tout ce qu'on oublie.

L'INSTANT

Puisque l'amour n'existe pas, laisse-moi lire
Dans tes yeux d'animal dont les prunelles sont
Des silences d'oubli quand nous nous unissons,
Parce que tu es là et que je te désire.

Dans cet instant profond nous n'aurons rien à dire ;
Peu m'importe le pauvre temps où nous passons
Car j'aurai frissonné du plus beau des frissons
Quand tu m'auras mordu de ton plus beau sourire.

Alors, quand je romprai tous tes muscles de fer,
Quand j'aurai respiré le parfum de ta chair
Et torturé tes mains d'une affolante étreinte,

Tu pourras m'adorer, tu pourras me haïr,
Mais sans un mot d'adieu sur tes lèvres repeintes
Tu remettras ta robe, et tu pourras partir.

TABLE

TABLE

Dédicace 5
Au Lecteur 6

CUITES

Jazz. 9
Considérations 10
Carlton 12
Odelette aux tomates. 13

RÊVES

Inquiétude. 17

Oubli. 18
Chanson 20
Suite a rien du tout. 21
Pour tes beaux yeux. 22
Fraicheur 23
Palmiers 25

STANCES, INSTANCES ET INCONSTANCES

I

STANCES

Encore..... 29
Flemme. 32

II

INSTANCES

Ah ! Madame.... 37
Je vous aime. 42

III

INCONSTANCES

Le Cœur imperméable 49
Et voila... 51

FUMÉES

Ting-Fu 55
Ting-Fu m'a dit : 56
Ses Yeux 58
" Brune aux yeux bleus.... " 59
Fleur de Tabac 60
Cœur de Pavot 61

RÉALITÉS

L'Étoile 65
Bonheur 66
La Dame d'hier soir 67
Pour la Dame qui.... 68
Petite Chanson 70

Présomption 71
Chanson 72
Soirée Manquée 74
Contact 76
Automne. 77
Lolita 78
L'Amour ?... 79
Le beau jour. 81
Sylvie. 82
A Sylvie 83
Offrande. 84
Volupté 86
La Mort 87
Après.... 88
Le grand amour. 89
Point de vue 90
L'Instant 91

Ce livre, R de l'alphabet des lettres achevé d'imprimer pour la Cité des Livres, le 20 octobre 1926, par Ducros et Colas, Maîtres-Imprimeurs à Paris, a été tiré à 440 exemplaires : 5 sur papier vélin à la cuve " héliotrope " des papeteries du Marais, numérotés de 1 à 5 ; 10 exemplaires sur japon ancien à la forme, numérotés de 6 à 15 ; 25 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 16 à 40 ; 50 exemplaires sur vergé de Hollande, numérotés de 41 à 90 ; et 350 exemplaires sur vergé à la forme d'Arches, numérotés de 91 à 440. Il a été tiré en outre : 25 exemplaires sur madagascar réservés à M. Édouard Champion, marqués alphabétiquement de a à z ; et 30 exemplaires hors commerce sur papiers divers, numérotés de i à xxx.

Exemplaire N° 285

L'ALPHABET DES LETTRES

LE DRAPEAU NOIR

PAR

ANDRÉ SALMON

S

PARIS, A LA CITÉ DES LIVRES

Vous n'obéissez pas ; il faut donc vous traîner par les cheveux.

LES SUPPLIANTES

I

L'*Enchaîné,* de Lille, un sacrifice que le Parti consentait aux bons bougres de ch'Nord; le *Cri des Flandres,* d'Hazebrouck, la feuille du cher abbé Lemire, ce saint parlementaire dont l'écharpe est cilice; le *Journal de R...* tout fleuri d'action libérale; le *Robotnick* des travailleurs blonds venus de l'est opalin; la *Misère,* intermittente mais roide, du compagnon De Broucke; enfin, le *Bonhomme du Nord et du Pas-de-Calais* pour les bons mots et facéties de terroir, savoureux tant que marolles à point; le folklore et les faits divers dont les meilleurs mis en patois; vols de poules à donner la chair

de poule ou aussi bien à faire crever de rire.

Vrai, le peuple était gâté.

C'est ce dont se persuadait Ovide Sigillon, grand bourgeois d'origine qui, parfois, depuis la fin de cette immense querelle des peuples par quoi furent mis tellement à mal Flandre et Cambrésis, signait cocassement avec un rien de blasphème né d'une belle humeur d'aloi douteux : « mutilé de la luette et du gésier ».

— Qu'en penses-tu, Louis ?

Or, Louis n'en pensait rien du tout. Louis Wynant de Sin-le-Noble, solidement installé dans ses culottes de velours, ses napolitains graissés et son gilet de lustrine; Louis, le Grand Co' comme on disait jadis au 43me ; Louis le Mariol des Corons, qui avait piqué l'carbon à ch'mine et du même cœur soufflé du cor anglais, parce que c'était une idée du directeur, M. Ardant, millionnaire et socialiste chrétien, d'enrégimenter son monde dans des musiques, des cohortes de gymnastes confondus, de lustre

en lustre, en lents et longs et lourds pèlerinages.

A présent le Grand Co', le Mariol, bricolait et tout en bricolant attendait la ducasse.

C'est pour en rêver que Louis se dispensait de répondre à son ami le bourgeois.

Bourrant méticuleusement sa Scouflaire blanche tandis que refroidissait en poche la rouge, la belle pipe courbe du centenaire,

Onaing
1825-1925,

Louis, caressé à la hanche par la brûlure légère du calumet national, sifflotait puis fredonnait le refrain fameux des lurons de par là-haut :

C'est aujourd'hui l'ducasse Saint-Jacques
In va mingi des couq'baques
Au chireu et au chuc gris ;
Mais qu'on ara du plaiji !

L'chireu qui est proprement le miel in-

téressait assez Ovide Sigillon pour qu'il se satisfit de cette façon de réponse.

— Louis, viendras-tu me donner un coup de main pour de l'hydromel ?

Poser une question à Louis c'était jeter à ce fauve, qu'on pouvait croire apprivoisé, un os qu'il restituait aussitôt, vidé de sa moelle et joliment ouvragé, mais comme à grands coups de crocs.

— Quelle saloperie, tout de même! Quand c'est-il donc qu'on en pendra queuques-uns aux becques d'gaz, dites, Monsieur Ovide, vous qu'êtes maintenant fâché avec ces feignants-là ?

Explication qui va retarder, mais de peu, la présentation d'Ovide, ces feignants-là étaient les accapareurs, les agioteurs et particulièrement ces hommes puissants, mains vides et poches enflées, brassant moins de bière que d'affaires louches.

— On les connaît, les vaches ! Un homme tombe à la mine, raide. Une veuve qu'il laisse avec des quatre à six gosses pendus au tablier de ch'veuve. Elle sait qu'devenir, la

pauvre misérable. Connais pas, que lui dit la Compagnie. Vous n'avez pas les certificats. Votre homme n'avait qu'à ne pas aller mourir chez lui. S'il s'avait point traîné hors la mine, je ne dis pas; on saurait si c'est le travail ou une maladie cachée, de la guerre ou de ses parents, et puis, d'abord, il buvait votre homme. Autrement dit : « Nous vous aimons bien, mais foutez-nous la paix ! »

« C'est assez canaille. Pourtant on fait mieux qu'à la compagnie. Le courtier, il s'amène : « Faut pas pleurer comme ça, Madame; ça sert de rien qu'à épouvanter votre bébé. Je vas vous donner de quoi vivre mieux que du vivant de votre homme. Faut ouvrir un estaminet, Madame, qu'il lui dit. Pas besoin d'un palais. On fera repeindre la salle de devant et avec moins que rien d'enseigne ça fera l'affaire. Mais l'argent? Vous occupez donc pas. D'abord, n'en faut pas tant que ça et puis on vous en prêtera si c'est nécessaire et on vous avancera le principal, la bière. C'est la réclame

de nos brasseries et les patrons qui sont partis de rien ils ont à cœur de venir en aide au peuple. » Et alors elle est éblouie, ch'femme de mineur qu'a connu que la misère. Comment qu'elle serait pas éblouie? Elle se voit considérée et tranquille et tout, avec le petit au chaud près de la grande cuisinière émaillée qui ronfle un bruit d'enfer. Ah! les cochons! Elle en a pour sa vie entière à se manger les sangs, à jamais rien posséder à elle, à n'en jamais finir de payer sa dette, à ne jamais finir d'en faire d'autres et à se désespérer chaque fois qu'il passe quelqu'un qui n'entre pas chez elle. On la voit tourner mal, des fois, rien que du dépit de la concurrence, rien que pour retenir le monde. Ou bien elle débauche une petite bonne, une mignarde qui sait rien de rien, qui des fois cause même pas le français mais ça suffit ce qu'elle cause pour coucher avec les Polonais, les Italiens, ou les Tchécos. Ou encore, ch'te pauvre femme de mineur qu'a la conscience perdue à force de tourments, c'est sa fille à elle-

même qu'elle débauche, avec la peur que l'homme, une nuit, il revienne de son enfer plus noir que l'carbon, plus tonnant que le grisou, pour lui casser la gueule avecque ch'pic, en la traitant de putain et de mère dénaturée. J'en ai connu une qu'a fait, qu'a laissé faire, je devrais dire, de son estaminet le repaire de bandits franco-belges, les pires crapules qu'on puisse rencontrer au coin de sa porte, d'Aniche à Tirlemont. La bande des Cagoules qu'on les appelait. Elle est encore en Centrale ch' pauvre misérable et sa fille, une gentille môme, vous savez, c'est maintenant ch't'ordure de Louisa, au Salon Bleu du 19, à Douai, près de la place d'Armes. Le chef de la bande, le Tigre, il a payé de sa tête. Mais ce cochon de brasseur quand est-ce qu'on ira le brancher ?

« Brasseur ? Ah ben oui, des usuriers, oui, des Michel Strogoff...

— Michel Strogoff, tu crois ?... Shylock...

— Si vous voulez, des noms comme ça.

« Toujours est-il que dans des conditions pareilles, ils ne s'éreinteront jamais à fa-

briquer de la bonne bière. La bibine suffit; le pissat d'âne, c'est bien assez bon pour le peuple. Et alors, pour l'hydromel, c'est foutu. Vous n'êtes pas trois à en produire, tandis que dans le temps...

« Ça finira mal.

— Ça ne finira pas.

— Ah! Monsieur Ovide, je vous aime mieux quand vous êtes à ressaut. Vous avez vos jours.

— Mais toi, Grand Co', est-ce que tu ne pensais pas seulement à bien profiter de la ducasse? Les ducasses, Grand Co', ça retarde les révolutions.

— La révolution... ça pourrait être une fameuse ducasse!... Je l'ai lu sur un almanach qu'à la Fête de la Fédération...

— Sauve d'abord ta peau, Grand Co'.

— Dire qu'un temps on avait compté sur vous! C'est pourtant pas que vous voilà redevenu trop bourgeois. J'aime ça quand vous les faites ressauter. Vous ne dites plus rien?

— Comment s'appelait-elle cette pauvre

femme de mineur compromise dans l'affaire du Tigre ?

— C'était une veuve Coquelet; elle en a pour cinq ans. Y'a que vous, sûr, de votre classe pour vous souvenir seulement qu'on vous a parlé d'elle. Les gueux, ça leur est tellement plus difficile d'être honnêtes ! Qu'est-ce qu'on leur apprend d'abord pour qu'ils marchent bien droit ? Une belle grève voyez-vous, ça serait la grève des gosses. Tous les gosses d'un canton, tous au-devant des gosses des autres cantons ; tous les mignards de France conduits par quelques bons bougres, un malheureux comme moi et un Monsieur comme vous, allant dire aux autorités : On n'ira plus à l'école vu que c'est pire que de ne rien nous apprendre ; votre instruction obligatoire, crapules, c'est du chiqué, c'est de la poison; c'est tout inventé pour nous empêcher d'apprendre le reste et seulement de comprendre les vérités de chez nous; une instruction que les gens de votre classe ont fabriquée rien que pour nous défendre de seulement

reconnaître les sentiments de notre classe.

« Oh! je sais bien, Monsieur Sigillon, c'est pas des choses à dire partout et y'a même bien des révolutionnaires devant qui que c'est mal vu. Je comprends. Il y a lieu de se méfier. J'ai entendu des curés et des réacs qui causaient presque de la façon que je vous cause. Ils disent seulement en plus que c'est l'école sans dieu. Bon dieu, on ne trouvera donc jamais quelque chose qui vaudra ce bon dieu ?

« Ce qui est sûr et certain, c'est que c'est depuis l'instruction obligatoire que le peuple en est réduit à acheter ses chansons toutes faites.

— Sauve ta peau, Grand Co'.

— Vous êtes à la grogne, quand vous parlez comme ça. A la grogne mais pas à ressaut. Ça n'a peut-être pas de rapport, mais c'est histoire de dire et puis les mots vous viennent comme ça...

— Et c'est alors qu'il faut avoir confiance en eux.

— J'vas m'en aller. J'ai affaire. Dites,

Monsieur Ovide, avant que je parte, vous m'en liriez pas une ?

— Ça te fait tant de plaisir ?

— Oui, ça me soûle. Je comprends mieux que le premier jour. Ça me console d'un tas de sales choses de savoir qu'un homme comme vous ne les approuve pas.

Le maître laissa tomber sur le serviteur un regard d'aventure soupçonneux :

— Tu ne te fous pas de moi, au moins ?

— Oh ! Oh !

— C'est bon, Louis, c'est bon. Mais rien qu'une.

— Quelque chose de raide, alors.

Louis ralluma la belle pipe rouge du centenaire.

II

Mobilisé de la classe 1901, Ovide Sigillon concevait-il qu'en son petit domaine du Moulin-de-la-Deule, par Phalempin, sous le ciel de cendres du Nord, il menait une vie en tous points digne de l'Anthologie ?

Le tocsin déchaîné au clocher, si peu haut dans le ciel, du bourg de Phalempin, tirant notre poète (il ne l'était point encore, ou si peu !) d'une innocente rêverie, sa position était celle d'un notable, point trop riche, mais assez. Assez pour être respecté sans qu'il eût été nécessaire de mériter la considération ; point autant qu'alors il eût couru malechance de provoquer l'envie, donc la haine.

Célibataire, Ovide Sigillon élevait plusieurs colonies d'abeilles et cultivait encore quelques plants d'officinales, des simples dont il faisait commerce. Heureux le convalescent qui sucrait ses tisanes du miel des mouches d'or de cet honnête fournisseur!

Ses abeilles, Ovide Sigillon les chérissait. Du collège il retenait qu'avant d'être femmes les Muses avaient été abeilles. Il n'avait pas lu Maeterlinck et sa *Vie des Abeilles* qu'il eût sans doute mésestimée. Mais chacune des nombreuses opérations qui sont le soin du bon apiculteur le soulevait au plein de la poésie. Leurs appellations propres avaient sur lui un pouvoir singulier.

C'est ainsi que piqué du désir d'écrire, des vers évidemment, Ovide Sigillon avait trompé le vide de longues soirées d'hiver rien qu'à calligraphier ce titre émouvant, si simple, d'un lyrisme si honnête, donc classique : *La Visite au printemps.*

Se sentait-il mal fichu, déjeté, tourmenté d'un méchant rhume, écœuré de trop de

pipes, rompu d'une nuitée ou puni de quelque autre excès ? Ovide Sigillon confessait une unique maladie :

— J'ai le mal de mai.

Peu importait que l'on fut en brumaire, et son voisin le D[r] Meige, charmé de sa propre impuissance à convaincre l'entêté, se plaisait à l'entendre préciser :

— Parfaitement, le narcotisme.

Ovide Sigillon donnait aussi un peu de son année à la préparation de l'hydromel, sans quoi ne vaut guère un dîner local où veulent triompher le boudin aux raisins et le lapin aux pruneaux avec, pour finir, un sérieux triangle de marolles.

Voyageant de Lille à Ypres, le maître du Moulin-de-la-Deule avait traité avec beaucoup de courtoisie, d'honneur et une espèce de magnificence, un vieux Norvégien quinteux, pestant contre les chemins de fer français, les garçons de buffet français, les douaniers français et ces enfants français qui salissaient les bagages des voyageurs norvégiens, seulement parce que

de très vieux Scandinaves, dont le mauvais coucheur n'était qu'un fils déchu, attribuent à l'antique mélicraton une grande part dans l'invention de la poésie.

Barbu et négligé, Ovide Sigillon avait renoncé beaucoup. Une rustaude assez fraîche gouvernait sa maison et suffisait à tout. Son maître l'appréciait dans la mesure qu'au fond des draps il redoutait le froid aux pieds, une fois la bise venue. Faveurs qui n'empêchaient point un ferme républicain de reprendre de haut la maladroite, de secouer vertement la paresseuse ou de faire assez fièrement front à l'insolente.

Ancien dispensé de l'article 23, le maître du moulin à miel rejoignit un régiment de ligne, le 243me de Lille, celui qui prit gaiement les tranchées d'Hébuterne aux accents du *P'tit Quinquin,* dressant haut devant les bourreaux de Lille des pancartes sur quoi l'on pouvait lire : *Les Cocus de ch'Nord !* Il y comptait au titre de sergent. Le plus beau grade a dit Georges Duhamel, bon juge de l'amitié et de son autorité.

« Sous-officier d'un excellent esprit » calligraphiait-on aux cuisines, le soir de l'affaire de Villers-Cotteret.

A la cinquième journée de la Marne, Ovide Sigillon obtenait sa ficelle d'officier. Le matin de la sixième le vit, une première fois, couché à l'ambulance, dans des draps blancs qu'il teignait de rouge ; pas trop. Alors il revécut la retraite et le redressement lui donna des idées.

Une dame de la Croix-Rouge l'ayant incité au sacrifice de sa vilaine barbe, Ovide s'admira d'être, tout éclopé pourtant, si loin du barbon imaginé par trop de soumission au classique. Son être spirituel s'en trouva du coup métamorphosé.

C'est à compter de cet instant que l'officier ne cessa plus de penser dangereusement.

Parti en août avec aux lèvres un refrain qu'on chantait, dit-on, à Valmy, il inclina vers l'*Action française* avant que d'accorder quelque crédit, suffisamment d'audience, aux productions quotidiennes de

plusieurs qu'on vit finir misérablement, encore qu'à leurs restes sanglants et percés par douze fois fussent accordés les honneurs militaires.

Voudra-t-on retenir, pour mieux entendre, que la guerre avait changé ou de face ou de sens, pour le moins ?

Toutefois, mal content de ses lectures, mieux fâché de la rhétorique de Chantilly, le sous-lieutenant au 243me ne laissa point une heure cette conviction que la grande affaire, d'abord, c'était de vaincre s'il n'existait vraiment, à croire M. Ribot, aucune honnête façon de suspendre la tuerie.

L'armistice, la paix ou ce qu'on offrait à sa place, virent l'officier de complément plus éloigné de ses abeilles, de ses plantes et de son hydromel que jamais il put l'être en sa canha.

Un échelon de territoriaux, terribles gueulards de Narbonne, occupait le Moulin reconquis. La rustaude ? Marguerite ? La drôlesse avait fui devant ses libérateurs.

— Elle avait honte, expliquait la voi-

sine. Qui aurait cru ça d'elle ? Des femmes pareilles ! Faut-il ! Un feldwebel, Monsieur. Pas jeune. De la Landwehr, avec des cheveux gris. Elle l'a tué, en outre. C'est une espèce d'excuse. Avec plus de toupet elle aurait soutenu que c'était par patriotisme. D'abord on ne comprenait pas. C'est le boche qui se plaignait, M. Muller. On lui disait toujours Monsieur Muller, tellement il était peu militaire. Un brave homme, au fond. Y'en a partout et dans la guerre... mais c'est pas M. Muller qu'en avait eu l'idée. De Marguerite non plus. Il s'est laissé faire. Ici comme là. Il venait gémir chez nous : « Ich bin krank !... Malade !... Makritaki !... toujours Makritaki !... Ach !... Malade.

« Le fait est qu'il s'étiolait dur pour un feldwebel. Qu'est-ce que vous auriez compris ? Eh bien, Monsieur, la curiosité a été plus forte que tout et puis en temps de guerre vaut mieux savoir et les bonnes façons c'est du luxe pour plus tard. J'ai écouté à la porte et même j'ai regardé par

le trou de la serrure quand M. Muller était chez Marguerite, c'est-à-dire chez vous. C'était... des bêtises, comme aux petits amoureux, Marguerite menant le train et M. Muller qui se laissait faire : « Ces petits yeux bleus-là... à qui ?... Et ce beau petit menton-là... à qui ?... Ce joli petit nez-là... à qui ? » Je m'arrête. C'était ça, Marguerite à qui, le Makritaki de ce pauvre vieux boche qu'est expiré à 48 ans en terre de France, juste dans votre lit, Monsieur Sigillon. »

La mort de M. Muller fit sur l'esprit d'Ovide une impression profonde. Même il voulut voir, au cimetière militaire allemand, la tombe du feldwebel. Il la trouva sans peine, à dix mètres à gauche d'un monument du plus pur style Biedermeyer, un monument de plâtre dont les intempéries et les méthodes de la chefferie du génie ont eu raison depuis.

Et M^me^ V^ve^ Muller, de Rastibonne, a réclamé le corps qui a, maintenant, la sépulture digne d'un caissier principal de la Westphallisch-Tapeten. Ovide Sigillon s'est

en cette circonstance multiplié assez pour mériter de recevoir de Mme Muller la lettre la plus digne, parfaitement émouvante.

Pour quelques autres causes, le jour venu de la grande manifestation Jaurès, Ovide Sigillon était à point pour apporter au buste du tribun déifié l'offrande de sa croix de guerre, avec palme, et de sa fourragère. Membre exalté de l'ARAC, inscrit d'office, quasiment, au S. F. I. O., il tentait à peine de s'interroger sur les vertus du Concile de Tours qu'il se voyait proprement exclu sans seulement savoir s'il avait tout de bon partagé jamais l'idéal de ses juges.

Ovide Sigillon revint à ses abeilles pour ne les plus quitter.

Sa nouvelle servante a nom Fanny, lequel est couleur de mélancolie. Elle vient, par des chemins ignorés et sans certificat, des environs du Mans. Elle n'a pas la simplicité alacre de Marguerite. Toutefois, mince et fraîche assez, Fanny serait presque parfaite sans ce travers d'ouvrir tous ses

propos, considérables en nombre, par un très équivoque : « Du temps des Américains... »

Cette faiblesse, son maître la lui passe pour devoir désormais beaucoup tolérer de ce que rien n'empêche et encore pour le grain délicat d'un épiderme très blond autant que pour ce choix d'un linge plus précieux d'être plus bref. Est-ce à inscrire au compte occulte de Fanny ? Empêché de gloire, notre brave s'est remis à ses « écritures » qu'il ne dérobe plus aussi jalousement que naguère à l'amicale curiosité.

Il y eut, d'abord, un mémoire sur l'*Usage de la Souveraineté chez les Abeilles*, monument de science naturelle et de philosophie qui laisse incompétent le simple amateur de jardins. Il y eut ensuite une *Lettre au Commandant Gabriele d'Annunzio dans Fiume*, bientôt suivie d'une *Lettre à Mussolini*, toutes deux demeurées en leur enveloppe sur la table encombrée. Vint encore une *Epitre aux paysans de la Deule et aux petits bourgeois de Phalempin sur*

la Dictature de Vladimir Illiïtch Lénine, inachevée et, semble-t-il, négligée pour longtemps ; une *Addition à la Servitude volontaire*, dédiée à cette Fanny pas moins docile que fut Marguerite la simple, mais à propos de qui son maître confie aux intimes : « C'est tout une cérémonie. »

Certes, l'apiculteur n'a pas repris son visage d'avant-guerre. Barbalongua n'est plus de sa famille. C'est alors signe grave et d'autant plus certain d'on ne sait quelle hypocondrie s'il néglige d'approcher chaque jour le rasoir de ses joues.

Ovide ! On l'a vu se mêler aux groupes des mécontents absurdes et les quitter sur un mot dur de condamnation quand, séduits moins par ses raisons que par leur propre fureur, ils l'acclamaient pour président.

Sans l'entendre, on l'a vu heurter à grands coups de poings la tablette du percepteur.

Cette voisine qui réduisit à rien l'honneur de la trop faible Marguerite, soutint qu'elle l'avait, de loin, à l'écart, surpris assis

sur un talus, en la saison des blés, qui pleurait en pétrissant de rage une « feuille d'imprimé » — était-ce tout de bon rien que le journal ? — ce qui inquiéta sérieusement si le roman de Makritaki empêchait qu'on tînt la commère pour une de ces vieilles bêtes qui ne savent plus ce qu'elles disent.

Sollicité de former une liste indépendante, dite des « Honnêtes gens », Ovide Sigillon a répondu, dans une grimace, par un bout de latin qu'on n'a pas entendu mais qui ne fleurait pas la bonne humeur.

Petit, qui est contrôleur du Télégraphe, à Lille, répète aux gens de Phalempin que, sur le quai de la station, Sigillon revenant de Douai, lui a tout uniment répliqué : « Bon, vous n'aurez donc que des crapules. »

Bravant le scandale, l'apiculteur trop lettré a refusé sa souscription à ce monument aux morts qu'en secret (ce n'est pas Louis qui a parlé) il a fait entretenir des bouquets les plus beaux. Mais à cause qu'il est honnête et bon, de la plus militante des bontés, que ne lui passe-t-on pas, que n'a-t-on

pas souffert en fait de fâcheuses contradictions et décevantes fantaisies!...

Certes, ce solitaire (ou presque) de 1920 eût estimé cet « art de la déception » que nous, devers 1906, le cher Max Jacob et moi travaillâmes à mettre en faveur au regard des élites.

Tout de même, devant tant d'excès d'une sorte telle, l'indulgence publique pourrait bien faillir. D'autant plus dangereusement que c'est Ovide en personne qui, dernière contradiction, tient éveillé le monstre opinion, jusqu'à son retour assez bien assoupi dans le ressort de Phalempin.

Mais voici : d'entre ses « écritures » Ovide Sigillon, un soir marqué, a extrait un cahier d'écolier, tout noirci de vers bouffons et désolés.

Ce fut pour en régaler Louis. Fanny y eût boudé.

Mais désormais il y a Louis. Le Grand Co' point insensible à la musique des vers.

Qu'est-ce que ces vers ?

Leur suite est une composition relevant

exactement du genre délaissé qui fut parfois toute la poésie française : la satire, l'épigramme.

Sans doute Ovide Sigillon n'est qu'un vieil apprenti. En commerce modéré avec les modernes, le cher homme laissant pour une fois les anciens, les vrais, aussi bien que ces capitaines irrités faisant grincer la plume en quelque triste Château de Dieppe, autant que les soiffards érudits, les grandes gueules harmonieuses des âges classiques, a consulté Veuillot dont le *Droit au Sonnet* l'a ravi. Il a demandé ses libertés — singuliers et pluriels mariés, mépris des alternances — à Charles Maurras, ce poète de soi-même sauvé. Libertés dont, hélas, Ovide a, je le crains, abusé.

Son livre, c'est : LA BUVETTE A CLIO *par* OVIDE SIGILLON, *mutilé de la luette et du gésier*. Pour quelques-uns, pour soi-même, c'est un petit cahier bien établi par un typographe phalempinois, tout à la douce sur sa Minerve.

A l'exemple de notre Moréas qu'il rougit

de n'avoir pas connu en son temps du Quartier Latin, le satiriste de la Deule pèse volontiers ses vers en les déclamant. Dangereux empirisme. On y risque d'en faire ainsi valoir d'assez méchants. Par la nature de ses blessures, Ovide est à merci d'un danger pire. Tout le contraire.

Une balle bavaroise dans la gorge, un éclat autrichien à l'arevers du palais l'ont laissé quasiment aphone. De quoi peut bien tenir, outre le libertinage maurassien trop accepté, plus certainement que d'une négligence indigne, la faiblesse de vers qu'il eut voulu parfaits.

III

RIEN qu'une ! avait dit le maître. Mais, bien qu'il eût affaire, sans doute avec quelque *boutelle*, le Grand Co' ne se satisfaisait pas si aisément. D'autant que le maître avait eu soin de poser sur la cheminée un verre étroit mais assez haut et la *boutelle* elle-même ; la bouteille de ce wambrechies qui se marie si bien avec le gros fumé dans de la terre rouge pas trop neuve.

Ovide Sigillon oublia l'heure.

Nous lirons par-dessus son épaule.

DÉDICACE
A LA PRÉVOTÉ AUX ARMÉES

Et cependant, merci, gendarme !
J'ai bien compris, je répondrai ;
Les jeunes entretiennent l'arme
Qu'au juste appel je reprendrai.

J'ai bien compris, merci, gendarme !
J'ai conservé mon vieux bidon,
Vive encore est la source aux larmes,
La guerre a gardé son brandon ;
Merci, gendarme.

PLUTARQUE A-T-IL MENTI ?

Ombres, Plutarque a-t-il menti ?
Parbleu ! Mais ses commentateurs
Sont tous autant de grands menteurs
Ou de petits.

Tu gardes ton secret, ô guerre !
De la défaite à la victoire ;
Jadis est moins vieux que naguère
A qui veut écrire l'Histoire.

Rien ne dit vrai qu'un marbre nu
Qu'entame une goutte de sang ;
Proposons à l'adolescent
Ton culte, ô Soldat inconnu !

L'Histoire qu'il faut qu'on écrive
Mais dont l'encre est déjà tarie
Ce sont les morts de l'Offensive
Qui délivrés de nos latries

La disent mieux que par la voix
Aux morts des charniers d'autrefois.

RETOUR AU FRONT

Pour l'agrément de Monsieur Soupe,
En un beau wagon tricolore
Flanqué de maréchaux en poupe,
Montons au charnier tout fumant encore.

Par faveur extraordinaire
Cinquante anciens soldats de ligne,
Nous suivent, non point en première,
Certes, pourtant c'est par faveur insigne.

Ses couleurs au chaud dans leur gaine,
Le vexillaire cul-de-jatte

Roupille, admirez sa dégaine,
Souriceau laissé par l'horrible chatte.

Aux anciennes régulatrices,
Un fonctionnaire anxieux de boire
Hurle les beaux noms de victoires,
— Jésus ! — ou des défaites rédemptrices.

Or, le Ministre de la Guerre
Qui fit la guerre à la Justice
Dit de la guerre de naguère
Que la justice exige un sacrifice.

En troisième on baffre du singe,
C'est du thon et d'autres conserves ;
Les officiels ont dit qu'on serve
Son Excellence, à l'homme du slipinge.

De peu repus, à la portière
Les mutilés cherchent Lorette
Et, perle du front de bandière,
L'Ouvrage blanc où la charge s'arrête.

Tranchée Iseult, ô la bourrée !
Vague d'assaut, la farandole !
Pauvres cervelles débourrées
Où gîte encore un brin de gaudriole !

Des bourreaux chinois sur des fosses,
C'est bien l'Artois après la Somme !
Un clairon mort aux notes fausses
Suffit à rassembler ces reliefs d'homme.

On est rendus. *La Marseillaise!*
Son Excellence en redingote
Taille en couplets 1916;
Couleur d'herbe, la Mort rit sous sa hotte.

RECONSTRUCTION

A LEURS EXCELLENCES MESSIEURS LES MINISTRES
DES PENSIONS ET DES RÉGIONS LIBÉRÉES.

Je me suis fait bien de la bile
Depuis l'août dont on a frémi,
Cherchant la cause et le mobile
Et beaucoup plus qu'il n'est permis.

Mais quoi? Je consens à l'impôt,
Le Lebel m'a chauffé les pattes,
Qu'on me laisse sauver ma peau
En franc poète homéopathe.

Mettons de l'ordre en nos affaires,
Nous gardant de coucher tout nu

Sous un ciel plus froid que la pierre
Du pauvre Poilu inconnu.

A NOS SŒURS

LES CARMÉLITES DE MARIENTHAL FRAPPÉES PAR ROME.

Carmélites de Marienthal
Sans sacrements et sans autel,
Souffré-je pas d'un exil tel
Aux pieds d'un dieu sentimental?

Celle-là, les yeux mi-clos, sans en régaler son valet, Ovide Sigillon la psalmodia pour soi-même, silencieusement.

Sur ces entrefaites, Fanny avait paru.

Très fraîche, un peu de rouge aux lèvres, agréable et légèrement ridicule, mais pas plus qu'une paysanne de comédie.

D'une main doucement haussée devant sa bouche appétissante, Fanny fit entendre à son maître qu'elle ne dérangerait point.

Elle eut pour Louis un clin d'œil amical, un tantinet protecteur, pas trop; elle

posa sur la table ronde, mais loin du livre, son panier empli de carottes, de poireaux, d'oignons et prit gentiment sa place au bas bout, rentrant avec modestie sous sa chaise ses jambes que le Grand Co' eut sans cela lorgnées à loisir.

C'était décence et soin bien louable de ne pas favoriser la confusion des plaisirs.

JOLI DRAGON « EN VEDETTE »

D'APRÈS GÉRICAULT, LAMY, MEISSONNIER, ALPHONSE DE NEUVILLE, ÉDOUARD DETAILLE ET MONSIEUR SCOTT.

Sur la grand'route de Werden,
Un jeune dragon caracole.
Ici la Ruhr est un eden ;
Vingt ans ! Victoire et Haute-École !

Il n'a pas connu l'août fatal :
Galop à rebours en Belgique,
Les dragons mangeant du cheval,
A pied dans la tranchée oblique.

Il n'a rien connu de l'heure H
Et rien su d'une attente pire

Dans les bonos et les macaches
Des grognards laissant loin l'Empire.

C'est un beau soldat d'Épinal,
Exprès découpé pour le Rhin,
Son bonheur serait sans égal
S'a son casque on rendait du crin.

L'écusson aux couleurs anciennes,
Noir et blanc sur l'azur fané,
Qui virent les couleurs prussiennes
Se fondant au ciel étonné.

Il est la Justice et le Droit
Vainqueurs, la Civilisation ;
Sur la selle haute il se tient droit,
Le Droit fait de l'équitation.

On le redoute, on le salue
Bien qu'il soit humble et peu méchant,
Conscrit d'une guerre recrue
Dans l'air d'un éternel Longchamps.

Et cependant... rien qu'une pierre,
Une fronde aux doigts d'un gamin
Et voici la mort militaire
A sa tempe apposant les mains.

Pour ce héros, quel mausolée?
Quel monument pour ce poilu?
Dans un parfait cristal scellée,
La Paix que l'on n'espérait plus.

IV

Au grand bruit d'un tacot de médecin de campagne, Ovide Sigillon s'en revenait au moulin.

Le satirique éleveur d'abeilles, le lyrique fabricant d'hydromel s'avouait une réelle affection, un sentiment tout de bon, pour cette mécanique, à vrai dire capricieuse, en toute circonstance poussive et qu'il n'avait jamais connue dans sa nouveauté.

Lorsqu'au lendemain de sa démobilisation, il en avait fait emplette, la machine commençait au moins de se démoder. C'est exactement ce qui, outre le bon marché relatif, avait séduit très fort celui qui se

plaisait si bien à toujours mêler, sans jamais simuler ni contrefaire, la métaphysique à la physique.

Ovide Sigillon entretenait sur le progrès des idées singulières.

S'interdisant, sans devoir pour cela beaucoup se contraindre, de céder à rien des convictions dites réactionnaires ou seulement conservatrices, Ovide Sigillon ne s'était jamais laissé surprendre à bafouer ou le moins du monde contredire ceux qu'on voit si orgueilleux de s'affirmer les amis du progrès.

Du jour que la grande marotte l'avait assujetti et que son humeur de combattant déçu dans la victoire le livrait tout vif à la poésie, l'apiculteur avait, au cours d'une tournée à Paris, raflé aux boîtes des quais tout un paquet de jeunes revues. Ainsi initié, de hasard, à quelques instants du modernisme, il s'était tout de go essayé à composer des vers. De cette tentative, avortée et précédant de pas mal de mois la rédaction de la *Buvette*, Ovide ne conser-

vait que des fragments, des épaves émergeant d'un raz de ratures furieuses.

Ceci, entre vingt :

Tu n'es pas révolutionnaire?
Qu'inventes-tu donc, inventeur
Qui du tombeau d'Apollinaire
Tire un plan de radiateur?

Ce qu'Ovide Sigillon avait pensé le jour qu'il avait rimé cela, il continuait de le subir, de toute sa raison, de toute son âme, de tout son cœur. Cependant l'expression lui en avait déplu.

Il ne conservait cette miette que comme un exemple, une leçon. En quatre petits vers enclose la démonstration des vanités de cet au-jour-le-jour éblouissant de nouveauté et qui choît si tôt au rancart seulement promis à quelques maniaques du périmé touchant.

Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel?

avait-on psalmodié assez longtemps devant que le bourgeois de Moulin-de-la-Deule

vînt faire son modeste numéro dans l'arène poétique.

Qu'un étourdi s'abandonnât à quelque excessif transport devant l'éclat inouï des modernes luminaires, Ovide ne se pouvait jamais défendre de lever un œil attendri vers cette lune immuable qui avait éclairé la veillée des bons rois fainéants.

On comprend mieux désormais le particulier attachement qu'avait l'original pour sa machine moderne et démodée qu'il n'était pas fâché de voir se détraquer un peu plus chaque jour et qu'au surplus il menait à peu près ainsi qu'on eût pu mener un char à bœufs.

Il trouvait tout de même le secret d'assez longues randonnées. Toujours aux mêmes lieux. Monotonie qui n'était aucunement commandée par la nécessité d'affaires par lui réduites à à peu près rien. C'était seulement pour illustrer certain mépris du tourisme et de l'esprit touriste et, ce mépris encore, c'était une de ses manies que de l'afficher volontiers.

Ovide Sigillon à mesure qu'il se rappro-

chait de son logis s'appliquait mieux à bien conduire, c'est-à-dire prudemment. Pour opérer une belle rentrée ?

En aucune façon. Rien que parce qu'il lui eût été particulièrement désagréable d'écraser des poules, encore que le Code de la route ne les protège pas, si c'étaient des poules de braves gens de son voisinage. Aplatir un chat qu'il avait caressé... la seule pensée de cette catastrophe lui donnait des nausées.

Aux croisées des chemins, le conducteur hésitait rarement à peser sur le frein pour faire un bout de causerie avec quelque indigène.

— Salut, Monsieur Ovide.

— Bonjour, père Pointin, et ces dommages ?

Ou bien c'était un ami plus proche, comme le Docteur Meige.

— Bonjour, Docteur.

— Bonjour, notre cher meunier honoraire. Dites-donc, ça continue à ne pas aller du côté de Phalempin.

— La même histoire ?

— Ma foi non, malheureusement. C'était bien assez pourtant de cette sale affaire de la ducasse. Pauvre Louis!... Mais c'est d'une autre qu'il s'agit aujourd'hui.

— A qui en a-t-on?

— A De Broucke.

— Bah! Cet anarchiste serait-il anarchiste tout de bon?

— Je n'en répondrai pas si vite. Toujours est-il que, passant ce matin du côté de sa bicoque, j'ai vu les gendarmes entrer chez le bonhomme.

— Une perquisition? De Broucke entreposait des bombes, des grenades, des mitrailleuses?

— Non. Pour trouver de ces choses, les gendarmes, qui le savent bien, devraient investir la maison du père Gayant, le président des *Vétérans des jeunesses patriotes*, lequel a pris soin de baptiser son entrepôt: *Petit Musée de la Grande Guerre*. Non. Les gendarmes n'escortaient aucun magistrat.

— Alors?

— C'est, dit-on, le fisc qui cherche une querelle imbécile à ce pauvre diable, soupçonné de dissimuler les bénéfices de son commerce de feuilles et de brochures. Les bénéfices de la *Misère* ! Elle est bien bonne ! Et ça, devant le hideux château-fort Louis XV en ciment armé de Constant Lapalut, le plus grand fraudeur du siècle pour ce département, si roué qu'accusé de commerce avec l'ennemi il a été acquitté avec félicitations du jury pour avoir roulé les Boches. C'est sinistre ! C'est sinistre, mais elle est bien bonne quand même.

« On dit que le De Broucke, dans sa juste indignation, a gravement insulté quelques grosses têtes et que ça lui coûtera cher. Je le plains. Oh ! bien sûr, je ne partage pas ses opinions... qui ne doivent pas tellement vous déplaire, cher ami... mais enfin, c'est un brave homme.

— Je n'en sais rien.

— Absurdes si l'on veut, mais ce n'est pas encore vous qui le dites, mon bon, ses idées peuvent passer pour généreuses.

— Docteur, il n'y a pas d'idées généreuses.

— Pourtant...

— L'idée au nom de laquelle vous me fusillerez ou au nom de laquelle je vous pendrai ne peut pas être une idée généreuse.

— Évidemment, si vous le prenez comme ça...

— Ça peut tout de même être une grande idée.

— Ah !... oui ?... Sans doute. Alors, c'est pour ça, la petite réserve que vous faisiez ? Pour ça que vous n'avez pu vous résoudre, vous, si crâne, à vous avouer franchement révolutionnaire ?

— En aucune façon.

— Vous avez des sympathies pour... ces gens-là.

— Peut-être.

— Alors, soyez logique !

— Le serait-ce, si je n'ai pas le tempérament révolutionnaire ?

— Qu'a De Broucke... sans le quart de

vos idées, mon vieux. Elle est bien bonne! Dites-donc, pensez-vous pouvoir tenter quelque chose en faveur de ce pauvre Louis ?

— J'y ai beaucoup pensé. Dites-moi, De Broucke, pas le sou ?

— Il me doit six visites, depuis sa dernière bronchite.

— Merci.

— Il n'y a pas de quoi.

Le véhicule qui pour conserver, comme des dartres, quelques reliefs de sa « peinture d'origine » n'en était pas plus reluisant, reprit sa course de manière à rappeler que le profane avait commencé par dénommer cette chose un teuf-teuf.

Ovide avait assez pensé à Louis dans l'embarras, en prison à Douai, pour prendre à son sujet de raisonnables décisions. Il pouvait sans remords se rendre tout entier à lui-même.

C'était pour revivre cette émotion que, ce matin-là, il s'était donnée pour la dixième fois. Ce matin-là, Ovide à grand ahan avait

exigé de son vieux tacot d'être mené à ce gouffre, tout près des anciennes secondes lignes allemandes, et que l'on continuait d'appeler le Lac bleu, bien que l'eau en eût été épuisée depuis longtemps. Ce n'était plus qu'un trou, à vrai dire assez profond. A peu près telle que s'offrait aux regards cette ancienne carrière à l'instant même de l'invasion.

Un trou, une ancienne carrière, ce n'est pas très joli ni bien curieux à contempler. Certainement ça ne vaut pas dix voyages sur une route défoncée par le charroi de la guerre, au caprice d'une méchante auto de 1910.

Au fond du trou il y avait quelque chose.

Quelque chose dont Louis, le pauvre Co' qu'on retrouvera bientôt à la prison de Douai, eût dit que « c'était à voir ».

C'est à l'automne de 1916 que les Pionniers de l'armée Hindenbourg, stimulés par les bottes de Mullers sans Marguerites, décimés par la souple artillerie française — pauvres diables ! — avaient, au long de

jours cruels et de nuits plus affreuses, avec, malgré tout, le courage de se chantonner, sous la pluie et les boîtes à mitraille leur crevant dessus, de petits lieds martiaux et galants,

Die Kadetten und Offizier
Youp laï-la
Youp laï-la...,

établi un ingénieux système d'irrigation ; un système prolongé d'assèchement des tranchées faisant se déverser toute l'eau, dans quoi les guetteurs ne barbotteraient plus, au silo colossal de la carrière abandonnée.

Ça avait fait, le printemps venu, par on ne sait quel imprévisible filtrage des boues immondes, par la nature du terrain, par son exposition, le plus agréable des lacs. Un chef-d'œuvre artificiel bien propre à faire monter de profondeurs pires que celles de ce lac même, la poésie du cœur des buveurs de bière, des pétroleurs de Tirlemont et de Senlis.

Ce lac, des garnisaires français y eussent péché à la ligne. Les Français sont ainsi. Pourquoi leurs poètes, fondant leur fantaisie sur un si rude bon sens, sont parfois si grands et tellement empêchés de se faire entendre.

Mais la mystique allemande est née d'une mythologie fluviale, aquatique. Du Cycle d'Arthur, les Allemands élisent surtout les éléments lacustres ou sous-fluviaux.

La radieuse et redoutable Loreleï se forme des vapeurs élevées sur le Rhin par le soir.

D'un franc colloque suffisamment prolongé, d'une loyale reddition de comptes entre le pêcheur à la ligne et le chercheur de trésors marins pourrait, peut-être, enfin, naître la paix du monde.

Mais qui songe à pareille conférence, à semblable entrevue ?

Donc, en septembre 1914, pour la suprême fermentation de leurs rêves, les canonniers et les fantassins de la Garde impériale eurent les marais de St-Gond ; en

avril 1917, les officiers de l'armée Hindenburg, qui bâtirent par là leur Kasino, eurent le Lac Bleu.

Ainsi d'un accord unanime, fut baptisée l'œuvre des Pionniers disciplinés.

La fleur de l'armée allemande y pratiqua les jeux nautiques.

Ayant exploré les lieux en compagnie d'Ovide Sigillon, j'ai eu, plus tard, la surprise de retrouver plusieurs belles photographies du Lac Bleu livré aux plaisantes naumachies germaniques ; en feuilletant la collection du *Querschnitt*, la revue de M. Alfred Fleichtheim, consacrée aux arts indépendants, à la poésie d'esprit européen, à la beauté mâle et, d'aventure, à la grâce des femmes pourvu qu'elles soient vierges et coiffées à la garçonne. Ainsi ai-je reconnu, à mi-corps dans les eaux miraculeusement pures du Lac Bleu, parmi de beaux officiers nus, très jeunes, lieutenants ou fahnriches, l'un des peintres les plus célèbres au Café du *Dôme*. Une autre image montrait le corpus des officiers suivant l'entrée au bain

d'un tambour-major qu'eut chéri le grand Frédéric, toute sa clique battant aux champs, casque en tête.

Il paraît que, les soirs d'été, à l'heure où les tambours-majors ronflent mieux que leurs batteries, s'élevaient sur les eaux du Lac Bleu les formes vaporeuses de l'enchanteresse Loreleï.

Nos services de la reconstitution n'abandonnant même pas aux pêcheurs à la ligne français le Lac Bleu de la mystique allemande, ne se montrèrent avares ni de pompes ni de bras. Il vint, avec tout un attirail pesant, des Piémontais aux yeux de cendres chaudes et des Bohêmes aux bouches d'enfant qui, en une saison, eurent épuisé les eaux du lac et son esprit.

C'est alors que sur le lit de sable apparurent deux squelettes.

Deux squelettes délicats, aux crânes polis par les eaux, ornés de cheveux blonds, très longs ainsi qu'en 1917 on les portait encore ; des cheveux blonds semblables à

des paquets d'algues mais qui, sous le soleil, reprirent peu à peu leur charme de chevelures.

Aux doigts à demi brisés par les mouvements des eaux, au cou de l'un des squelettes, on retrouva des bijoux ; des bijoux que pas un détrousseur n'osa voler, bien que les pauvres restes parés de ces bijoux fussent demeurés plusieurs jours à l'abandon.

Les poinçons de l'or étaient des poinçons allemands. La découverte des deux carcasses de femmes ne put donc faire inscrire aucun crime nouveau au terrible compte des envahisseurs impitoyables. Du moins sur la fameuse *Liste noire*.

Plus tard, on écrivit en Allemagne. Plus tard encore, le premier Ambassadeur du Reich, réinstallé dans l'hôtel de la rue de Lille, fut directement informé. L'officier mutilé chargé de cette mission a gardé le souvenir du sourire indéchiffrable du jeune secrétaire qui le reçut avec courtoisie dans un salon Pompadour.

Crime? Accident? Suicide double? Vengeance? Exécution? Forfait ou châtiment? Fureur des hommes? Folie des femmes?

Criait-on « aux armes! » quand elles appelaient « au secours »?

Hideux drame de la discipline?

Lâcheté de l'honneur militaire?

On n'a rien su et l'on peut tout imaginer jusqu'à s'ensevelir soi-même (si l'on n'a pas la solide nature d'un franc pêcheur à la ligne) dans ces vapeurs germaniques qui, sous les yeux trop clairs, cessent si vite d'être amorphes.

Les gens du lieu pour parler des deux squelettes accoutumèrent de dire « les baronnes ». Les restes blanchis des baronnes, avec pour suaires leurs cheveux de soie blonde, reposent au cimetière communal, sous une unique croix blanche. Une croix à la barre transversale si haute que le clair de lune la réduit aux formes du Tau mystique.

C'est au Lac Bleu qu'aime à dévoyer son rêve le cher Ovide Sigillon. Il dit re-

connaître au lit de l'ancien lac le dessin des côtes légères et des vertèbres délicates.

Un beau poème pour ce poète ? Cependant Ovide Sigillon ne l'a jamais écrit, composé dans sa solitude ; ou bien il l'a gardé pour soi, jalousement. Je me persuade que le Lac Bleu et sa légende ne sont pas pour peu dans le martyre intellectuel du solitaire. Ça l'a beaucoup aidé, ce drame érotique et mystique dans le tonnerre des batailles, à cette révision du monde qui le sépare un peu de la vie. Ça l'a, je pense, favorisé dans sa mélancolique entreprise autant que les pièges du Traité de Versailles, la déception des vainqueurs, la Révolution russe, Annunzio dans Fiume et l'orgie berlinoise aux jours de l'inflation.

Voici Ovide en son moulin.

L'auto garée, une visite à ses chères abeilles et, maintenant, attendre, laisser couler l'heure...

... rêver, peut-être !

Mais Fanny paraît.

C'est décidément une assez jolie fille.

Elle eut pu n'apparaître qu'une fille, tout court. Quelque chose de malaisé à définir a corrigé sur son visage, d'un bel ovale, les stigmates évidents du vice en signes délicats d'une féconde mélancolie.

Fanny qui n'a pas trop de raisons de laisser paraître beaucoup de pudeur devant ce maître dont elle partage souvent le lit, rajuste tranquillement l'agrafe de sa jarretelle.

Les bas, très fins, d'un brillant de machine électrique en fonction, d'un éclat de verre filé, montent très haut sur des cuisses bien blanches. Fanny demande, loin de la capitale, ses leçons de goût moins aux gazettes de la frivolité qu'aux journaux galants à bon marché. Elle l'avoue, elle trouve « leurs histoires bêtes »; elle dit qu'on serait volé sans les images qui l'instruisent en jolies façons.

— Des bas de soie, tudieu !

Fanny a la riposte agressive.

— J'ai pas le droit? C'est réservé à d'autres ?

— Tu as le droit, Fanny ; tu as le droit. Pourquoi les pauvres ne placeraient-ils pas leurs économies en bas de soie dans une société où tout est si mal réparti ?

— Vous voilà encore parti dans votre politique ? Ben vrai !

— Rassure-toi, Fanny, tu sais que je n'y brille pas.

— Ça vaut mieux. Ça n'a pas réussi au dynamiteur.

— Tu exagères.

— Paraît qu'on va le coffrer, ce De Broucke.

— Je ne crois pas.

— On m'a dit que c'était un mouchard ; alors, ça serait pour ça qu'il passerait au travers.

— Qui te l'a dit ?

— Des gens, dans un bal, d'autres anars.

— Des anars ? Tu vois toutes sortes de gens dans tes sorties, Fanny.

— Je ne suis que votre servante ; vous pouvez toujours me renvoyer.

— Viens t'asseoir près de moi, Fanny.

— Sur vos genoux ? Pensez-vous ! Je n'y ai pas le cœur. Je suis triste de Louis.

— Nous arrangerons ça.

— Vous n'arrangerez rien du tout. Vous le reprendrez à sa sortie, parce que vous n'êtes pas mauvais, vous m'avez bien acceptée sans certificats. Ça fera qu'il y aura un peu plus de gens à tourner la tête pour ne pas voir notre maison, ou bien à y regarder de trop près, par le trou de la serrure.

— Ambitionnes-tu d'être considérée, Fanny ?

— J'y ai renoncé !

Et elle rit.

De quel rire !

— Oui, j'y ai renoncé. Je sais que vous connaissez mon histoire, vous ne voulez pas que je vous la raconte ?

Fanny qui peut sembler de glace s'exalte si aisément ! Jusqu'à une sorte de délire.

— Des bas de soie pour moi ? Parfaitement ! Si j'en porte c'est que j'ai la jambe aussi fine qu'une autre et c'est aussi par

défi. Oui par défi aux sales hypocrites qui m'ont enlevé les miens et ma belle robe et mon linge doux, censément pour me sauver quand ils ont arrêté ma patronne, la Nitchevo qui m'avait recueillie quand je me suis sauvée de l'Assistance. Ils n'ont pas voulu que je devienne catin et ils m'ont appris le métier de bonne à tout faire. Leur rêve, c'était de me marier à un abruti qui m'aurait battue et qui, ne sachant pas se faire payer, aurait bu le peu qu'il gagnait. Et après, si pour devenir une dame je n'avais pas d'autre moyen que d'être catin?

« Et tout de même je ne l'étais pas; pas moitié que du temps des Américains ou avec vous qui n'êtes pas bourgeois comme les autres. Ah! ils me font rire vos sauveurs de vertus.

« Le pauvre cher homme! Celui qui venait chez Madame, rien que pour moi! Un député qui s'était fait nommer par les nègres en leur distribuant des montres en toc. Il me demandait rien que de m'habiller avec

des voiles mauves et de lui jouer de la harpe! C'était pas par trop osé. Il en pleurait et après il m'embrassait comme un fou. Il était pas bien exigeant. On allait l'arrêter quand ils ont coffré Madame. Justement il était malade et il a eu la bonne idée de mourir et ils lui ont fichu, les mêmes, un enterrement avec des pioupious, la musique militaire et du crêpe au drapeau!

« Ah! les salauds!

« Et tu voudrais qu'on soient, nous autres, bien respectueux et bien obéissants?

« Pardon, Monsieur, si je vous ai tutoyé.

« Je me suis révoltée, j'ai été en prison; je ne suis pas devenue une dame et vous, vous ne savez plus seulement ce que vous êtes.

— Fanny tu déraisonnes, ma fille. Mais d'où vient que je ne puis haïr ton délire? D'où vient que je mets une espèce de foi dans ta déraison?

Fanny a pris le journal.

— Fanny, crois-tu qu'il était indispensable que tu devinsses une grande dame ?

— Tiens ! Et si c'était dans mon destin ?

— Mais si demain les vaincus d'aujourd'hui, les pauvres, font, vainqueurs, un monde sans grandes dames ?

— Je vous ai déjà dit que je ne veux pas qu'on me cause de politique. Et d'abord, les pauvres... Je ne veux pas être pauvre, moi, voilà tout ce que je sais.

— Tu es ma servante.

— Je suis Fanny.

Fanny a déplié le journal.

— Si vous ne me commandez rien, permettez que je lise le journal ; si je vous gêne, j'irai à la cuisine.

— Lis en paix, Fanny. Je dis en paix. Ne t'excite pas trop sur les faits divers et la rubrique des tribunaux. Barrès jeune, voulait, par le truchement d'un de ses héros, quelque lettré bien subversif, composer un recueil pathétique des faits divers éloquents.

Je me souviens qu'au temps de la guerre, le bon Jacques Dhur, le sauveur de forçats, nous faisait au front le service de son journal. Près de lui, quelque publiciste sentimental, un poète égaré, peut-être, avait repris modestement cette grande pensée du jeune Barrès quand Barrès en était aux « mérites qui dateront de la guerre ». Ça ne fit pas monter le tirage du journal. Tout de même, ça aura pu soulever quelques âmes.

« Barrès ! S'était-il reconnu au miroir du dernier jour, ses yeux enfin détournés du portrait du Grand Condé..? Du Grand Condé qui tout de même... Barrès avait enfanté Fanfournot. Vaine ruse que celle de plonger dans le boulangisme Fanfournot mourant d'avoir jeté sa bombe dans la rue. Fanfournot suffit à empêcher Barrès d'être jamais président du Conseil. Fût-elle à droite, l'opposition c'est tout ce qu'on lui permet. Anarchiste ?... Mais il ne savait rien du peuple. Il prend des marlous pour des conspirateurs, cette nuit de Noël qu'il des-

cend dans un caveau connu de la police. Des compagnons embusqués au coin du boulevard Maillot lui paraîtront rôdeurs de la plus méprisable sorte. J'eusse pourtant aimé de l'endoctriner assez pour qu'il admît, au moins, cette béatification de Liabeuf l'assassin, ce simple enfant de Paris plein d'honneur espagnol.

— C'est rien que des horreurs par tout le monde, dans votre journal.

— Ça ne te plaît pas ? Tu te flattes pourtant de ta méchanceté.

— Ma méchanceté ? Ah ! oui, les carrés de choux que je retournais à grands coups de bêche, au jardin de la patronne, celle qui était bonne pour moi et qui ne m'a pas renvoyée à l'Assistance. Et chez d'autres, le chapeau de noce que j'ai jeté au fumier, pour voir si l'on me fouetterait comme les patrons m'en avaient menacée, bien qu'ils n'en aient pas eu le droit. Ils ne l'ont pas fait. Je ne sais pas si c'est pitié ou peur de la loi. Ça ne m'amuse plus d'être méchante et pour les malheureux comme moi, tombés

plus mal que moi, ils ne m'intéressent plus; qu'ils se débrouillent, comme moi. Non, c'est des autres horreurs qu'il y a à lire : la guerre en Chine, des révolutions en Amérique; des fils de grands hommes respectés qui se font mouchards; des pays où on ne peut pas sortir les drapeaux aux fenêtres sans qu'on s'assassine entre la musique militaire et un air d'accordéon; le chômage ici, la famine par là et des tremblements de terre, des tempêtes qui font crouler des provinces, des torrents de boue qui coulent des montagnes, est-ce que je sais ! Dieu doit être fâché après le monde.

— Tu crois cela, Fanny ?

— S'il y a un dieu, sûrement qu'il est colère contre nous.

— Dieu ou les dieux. Ou bien...

— Ou bien quoi ?

— Ou bien nous pâtissons de n'avoir pas su reconnaître le dieu nouveau.

— C'est possible ?

— C'est très sage de penser ainsi, Fanny. Dieu, ou les dieux...

— Ça n'aurait rien d'extraordinaire qu'ils s'y mettraient à plusieurs...

— Ne blasphème pas, Fanny ! Surtout si te manque une foi rigoureuse, car alors ton blasphème serait sans recours. Les dieux, disais-je, peuvent être fâchés, comme tu es prête à le croire, ou bien c'est que Dieu est mort et...

— Et ?...

— Et, te répéterai-je, que nous ne savons rien du Dieu venu ? Celui qui, parmi nous, avait mission de parler en son nom n'a pas cru en sa mission. Il a douté de lui-même ou de son véritable père, ce fils de l'homme, ou bien c'est qu'il n'a pas encore paru. J'admets plus volontiers sa navrante carence.

— Ça serait possible ?

— Ce fut la candide force des peuples d'Occident de savoir assez tôt connaître la mort des dieux et l'avènement des dieux nouveaux. Les uns ont entendu crier : Le Grand Pan est mort ! Les autres ont suivi Jésus et recueilli son Évangile.

—Vous ne m'ennuyez pas. Je vous écoute.

Ne faites pas trop le savant ; je suis bête.

— Tu ne l'es pas. Comprends, Fanny. Vois les Chinois, les Hindoux, les Nègres demeurés au fond de leurs cases de l'Afrique centrale, oui, les Nègres abrutis avec les Chinois tellement plus savants que ton maître ! Qu'ils sont chétifs, piteux, qu'ils sont esclaves, ces pouilleux somnolents écrasés sous les cadavres de leurs dieux morts, morts depuis tant de siècles ! Allons-nous leur ressembler ?

Fanny avait laissé le journal pour aller à l'armoire. Elle en tira une petite pièce de soie noire, proprement pliée. Ne se hasardant pas à ajouter aux divagations d'Ovide Sigillon, Fanny, prudente, voulut ramener son maître à un objet plus vulgaire.

— Dites, Monsieur, en rangeant le débarras, le capharnaüm comme vous dites, j'ai encore retrouvé des bricolles laissées par les Boches.

— Ils ont laissé quelque chose ?

— On laisse ce qu'on ne peut pas emporter. C'est les Boches, allez ; sûrement

pas ces gueux de territoriaux. Des boîtes à camembert vides, oui, je ne dis pas. Mais ce que j'ai trouvé, c'était bien des Boches. Un parabellum que je vous ai mis de côté, des garnitures d'épées, des paperasses et aussi des petites choses de femme. Des bouts de dentelle, des rubans, un crayon pour les lèvres tout écrasé.

Ovide pensait :

— Fanny tour à tour furieuse et futile ! C'est une femme. Si elle est folle, sa folie ne dépasse pas la folie des autres femmes. Sa fureur est d'une femme. Louis a des folies plus positives.

Pauvre Louis ! En prison à Douai. Parce qu'après la ducasse des Ricollets, ayant trop bu, ça ne fait pas question, il s'est querellé, qu'il n'est pas descendu à Phalempin, au retour, pour se quereller plus longtemps, parce qu'il y avait un homme qu'il haïssait et une fille qu'il chérissait. Parce que c'est une histoire très embrouillée, que le frère de cette fille et cette fille elle-même habitaient, à Roubaix, une rue dont

le côté pair est hanté des voleurs et le côté impair des fraudeurs. Parce que les uns et les autres se méprisent et qu'assez souvent les voleurs donnent à la police les fraudeurs. Parce que ce peut être une mauvaise chose, une chose dangereuse, d'avoir son amour dans une telle rue quand on n'est qu'un pauvre bougre, lourd d'instincts et qui n'a reçu qu'un bout d'instruction truquée; quand on boit de grosses choses dans des verres épais, qu'on a le préjugé de cogner dur pour prouver qu'on est un homme et qu'alors on tend à foncer sur les porteurs de livrée du pouvoir : les flics, les mouches, les cognes, les bourriques, Mort aux vaches !

Ovide était tout plein du malheur de Louis et pas encore libéré de la rêverie où l'avaient engagé les commentaires de Fanny émue par le journal.

— Voyez donc, dit Fanny en déployant entre ses mains soignées le carré de soie noire.

Ovide Sigillon aurait-il été effrayé s'il

s'était vu alors sourire comme il souriait? Ou bien s'en serait-il intérieurement grondé ?

S'il se laissa aller à articuler les mots, à voix tout à fait basse, ce ne fut pas pour la servante :

— Le drapeau noir !... Qu'en faire ? A quoi l'employer ?... Un pavillon de corsaire ?... Sauve ta peau, mon Louis !... Sois bien rusée, Fanny !... Une soutane?...

Fanny l'interrompit qui ne l'entendait pas, le voyant « dans le vague » selon son expression. Fanny n'aimait pas ça.

— Toutes ces bagatelles, dit la fille, je ne serais pas étonnée que ça vienne des baronnes. Vous ne le croyez pas ?

Ovide Sigillon comprenant seulement alors que Fanny n'était plus avec lui, admit de revenir à elle. Ce ne fut que pour répondre, d'abord, d'un geste vague.

Les yeux brillants de convoitise, sans rien des adresses calculées de la maîtresse-servante qu'elle n'était point du tout, très petite fille suppliant qu'on la récompense, mais avec de la discrétion encore, Fanny demanda :

— Permettez-vous que je le prenne pour moi ?

— Et que veux-tu que j'en fasse !

— Si vous êtes assez gentil de me donner l'étoffe, pourquoi consentez-vous d'un air fâché ?

Ovide Sigillon secoua la tête.

— Je ne le suis point, Fanny. Les humeurs, vois-tu, ça n'est pas la colère.

— Si vous me la donnez, je m'y couperai une chemise.

Sans doute le maître fût-il charmé de la réponse que lui fit sa servante.

Seulement, il y avait bien des mois déjà qu'il devenait malaisé de distinguer sur son visage l'extrême satisfaction des pires blessures morales.

Fanny elle-même s'y trompait bien souvent.

Comme la servante se courbait dans la lumière de la lampe pour replier soigneusement la sombre pièce de soie légère, son maître s'étant enfin levé vint qui la baisa au cou. Un baiser délicat. Rien n'avait fait

d'Ovide un paysan et Fanny avait connu les Américains. Qui sait si ce n'avait pas été un très chaste baiser, bien que dans le cou ?

Baisée au cou, Fanny s'avisa seulement que le maître serait bien facilement payé de son présent, de l'abandon qu'il lui faisait de l'étoffe riche.

Ça ne l'engagea pas à contester la gentillesse du don, ni sa valeur, mais ça modifia le cours de ses pensées.

— Fanny, dit-il, nous irons à Douai demain.

— Vous m'y emmènerez?

— Oui. Je parlerai à M. Pointelin...

— Le juge d'instruction ?

— Je verrai aussi, si je puis, M. Castiau, le Procureur. Mais, avant tout, nous verrons Louis.

— A la prison ?

— Non, au Palais.

— Devant tout le monde ?

— Eh oui, et après ? Ça te choque ?

— Oh !.. Pouvez-vous dire !

Fanny ne se lassait plus de contempler Ovide Sigillon. Ce n'est pas à un amant, pas à un bon maître non plus qu'allait son regard en cet instant étoilé.

V

Les gendarmes avaient remonté Louis dans le panier à salade, aux accents du joli carillon tapé par les Jacquemards de ch'Nord :

Vive la Taupe
Et les Taupins !

Avec Louis inculpé de coups et blessures, d'outrages aux agents de la force publique, d'infraction à la police des chemins de fer et subsidiairement, de recel et complicité de contrebande, cette dernière et double inculpation étant parfaitement

inique, montaient dans la guimbarde citron et merdoie aux volets de fer: Honoré Pitequin, vingt ans, violation de domicile ; Mécislas Sojzinsky, vagabondage; Fortunato Meloni, vagabondage; Abdul Ali ben Ahmed, vagabondage ; la veuve Van der Wroumans, soixante ans, fraude et complicité (son fils qu'elle n'avait pas dénoncé) ; Omer Vercruysse, quarante ans, entraves à la liberté du travail ; Juste Crowenynck, vingt-trois ans, vol d'outils par salarié.

M. Pointelin avait eu du travail.

Louis était monté dans son panier à salade à la façon d'un vainqueur sur son char, si fier de la dernière poignée de mains que lui avait donnée l'apiculteur. Ça l'avait fait assez fort pour rire gras et crier à Fanny qui pleurait, Fanny que ni Louis ni le maître n'avaient encore vue pleurer:

— Hé ! grosse bête.

Honoré Pitequin, lequel était d'Arras, avait jargonné chtimi cependant que la veuve Van der Wroumans retroussant comme une reine des chiffonniers son vieux

jupon sur de plus vieilles savates, gouaillait d'une voix d'homme :

— Doucement, messieurs les gendarmes, doucement pour Léonie ; ne poussez pas les dames et gardez vos forces pour courir après mon garçon qui vous em.....

C'est un langage peu tolérable. Considérez pourtant que le destin veut qu'à soixante ans sonnés Léonie Van der Wroumans soit les pieds dans la boue, chaussée de savates percées, et mère d'un fraudeur contumax.

On avait enchaîné ensemble Mécislas Sojzinsky et Fortunato Meloni qui ne disaient rien. Déjà bouclé dans sa cellule, le gréviste Vercruysse beuglait l'*Internationale.* Les gendarmes ont le secret d'interrompre ces chants. J'en ai entendu un déposer en cours d'assises sur le jiu-jitsu de la maréchaussée : « On nous en fait la théorie, donc il n'y a pas abus et ça n'est pas un délit et puis comment, mon Président, qu'on se ferait respecter des canailles ? »

Abdul Ali ben Ahmed aux yeux injectés de sang menait en sourdine un sabbat africain, ce qui faisait hausser les épaules à Juste Crowenynck, le salarié voleur qui ne disait rien de plus que Mécislas et Fortunato.

Ça semblait un chargement suffisant pour les deux rosses à poils gris. Pourtant on ne démarrait pas. Avantageux, une main au ventre ou sur l'étui à revolver ou se grattant le nez, les gendarmes attendaient. Un convive encore ou bien des papiers que leur porterait un commis du greffe, un vieux à habits râpés ou quelque jeune infirme.

Alors, des deux issues du Palais l'une gardée par des artilleurs, l'autre par le concierge à gilet rouge, à trogne de Gnafron, des deux trottoirs de grès faisant un cadre à la cour circulaire, des formes s'avancèrent, comme prudemment d'abord, puis avec de la résolution.

Ce qui semblait les vagues éléments d'une maigre foule quelconque se constitua en groupes homogènes. Surpris avant d'être

violemment requis, Ovide Sigillon s'émut au plus haut point de comprendre que ces gens suivaient une espèce de rite, qu'ils obéissaient littéralement à des habitudes, *même ceux-là qui jouaient pour la première fois ce pitoyable rôle.*

Il y avait maintenant au flanc droit de la voiture cellulaire plusieurs groupes cordiaux, familiaux, d'admirables effigies populaires en groupes ordonnés, ainsi qu'on les eût pu voir, dans la boue grasse, sous la pluie, au bord de la fosse commune.

De chaque groupe un être se détachait qui se collait tout à fait contre la caisse de la voiture et qui parlait, *d'une certaine voix*, avec une inflexion jamais surprise ailleurs, afin d'être bien entendu du prisonnier caché.

Le premier qui prit ainsi la parole, et qu'Ovide Sigillon admira beaucoup, pour son courage, ce défi jeté et pour la netteté de son cœur, fut un sergent-de-ville de Tourcoing, venu tout exprès, sans sabre ni revolver, mais dans sa tenue la plus neuve,

les armes de sa ville étincelant au képi roide qui lui appelait le sang aux tempes ; l'oncle maternel d'Honoré Pitequin, paraît-il :

— Honoré, tu entends ton oncle ? Je reviendrai jeudi avecque ch'témoin à décharge et cette personne aussi qui porte plainte. C'est pas malheureux, dis, Honoré, de faire des sottises pareilles, à ton âge et pour une femme qui ne veut même pas de toi encore, que ça ne sert à rien qu'à faire pleurer ta pauvre mère et donner de la misère à tout le monde, bougre d'andoulle ! Enfin, tiens-toi raisonnable en attendant, et bon courage tout de même, Honoré.

La femme du gréviste, jaune et maigre avec des yeux éteints, comme un cheval de mine, des doigts gercés passés dans les trous d'un méchant fichu de laine bleue, parla à son tour :

— Écoute un peu, Omer : je vas voir à l'hôpital en te quittant. S'il est mieux comme j'espère, ch't'homme que t'as éreinté, j'irai

vers sa dame, sur le canal où qu'elle reste. Fais bien comme l'avocat t'a commandé, Omer. Je reviendrai dimanche. A revoir, Omer. Bonne chance !

Un colosse rompu, un géant fauché aux jambes, un vieux Gaulois croulant sur deux cannes, remua sur ses moustaches des mots lourds autant que des pierres :

— Je vois ceux qui vont en Belgique et ceux qu'en reviennent et aussi bien les mariniers d'Hollande. T'entends, Léonie ? Je marche pas vite mais je sais où je vais et on se fatigue mieux derrière un vieux canard boiteux comme v'là qu'à faire la course avec un jeune au cent mètres. La commission sera faite. Si on m'avait prévenu plus tôt, tu ne serais pas où te v'là, Léonie. Et rien à craindre avec mi. Complicité ? Connais pas. Salut, Léonie. T'auras ton tabac à nez.

Même un Polonais botté, instruit par l'exemple, psalmodia pour l'infortuné Mécislas :

— *Trzymaj sie ciepla !*

Et la mère du voleur vint après tous qui murmura :

— A bientôt, Juste ; je laverai ton linge et je te le rapporterai de suite. Je ferai ta commission à Madeleine, n'aie crainte. A bientôt, Juste ; au revoir, mon petit.

Elle s'en fut, la première, toute droite, silencieuse, bien propre en ses vêtements noirs ; bien méritante si elle n'avait plus, vieillie, la paie de son garçon prisonnier.

Et des voix, de femmes, d'hommes, de jeunes filles, de garçons, jetaient :

— Au revoir, Honoré !... Courage !... Bonsoir, Omer !... A bientôt !... T'en fais pas !... Je verrai Marie...

On parlait pour Marie et Madeleine qui n'étaient point là.

Ovide les aimait bien tous, d'une sorte d'amour qui l'épuisait. Il se sentait ainsi qu'au terme d'une longue journée d'efforts surhumains, inhumains.

Il les aimait de n'avoir point honte. Il les aimait, ces gens de Lille, de Douai, de Valenciennes, de Roubaix, de Tourcoing,

d'Aniche, de Sin-le-Noble et de son Phalempin, ces gens qui vivent, mal, de la mine ou de l'usine, de la brasserie ou de la filature, ou de la fraude, ces fils de la frontière, entre un estaminet à bière et un estaminet à genièvre, d'admettre crânement que c'est leur destin que l'un d'eux, de temps à autre, aille en prison, la prison établie par les gens fondés en morale solide et qui sont gardiens de cet ordre dont le sens est en eux.

Dans le Nord, il y a beaucoup de ces gens courageux acceptant tout de leur piteux destin, sans, pour se consoler, cette gouaille des gens de Marseille, ceux de St-Jean ou de St-Barnabé, à qui Chave ne fait plus peur du tout, ni honte ; Chave qu'il faut subir un peu à la façon du service militaire.

Ovide Sigillon, s'imposant d'abord de demeurer à l'écart, laissant aller et faire ces pauvres gens, n'ayant même pas remarqué qu'ils l'avaient estimé d'avoir, lui, un monsieur, serré cordialement les mains

enchaînées du Grand Co', Ovide Sigillon s'approcha tout à fait et se colla, comme avaient fait les autres, au flanc de la sinistre guimbarde.

Le froid de la tôle peinte lui fit du bien.

Fanny, qui l'observait à quelque distance, put un instant redouter que ce maître singulier ne se fut installé de la sorte rien que pour faire un bon somme, tout debout, à la façon des sentinelles défaillantes.

Très las, et pourtant soulevé par une force qui commençait de naître en lui, indifférent, fermé à tout ce qui l'entourait, au jugement que son attitude pourrait inspirer, aveugle et muet sauf à ces phantasmes et à ces sons immatériels qui l'assaillaient, Ovide Sigillon rêvait, les paupières baissées et le front appuyé contre la tôle peinte du coffre de la voiture cellulaire.

C'était comme si des visions et des rêves venaient à lui, en lui, des entrailles crasseuses de l'ignoble véhicule.

Il ne savait rien de l'homme, le seul à

vrai dire, dans cette foule, qui avait l'œil sur lui : un courtaud à mufle rouge et moustache de paille, têtant un brûle-gueule et battant la semelle, enveloppé dans un vieux manteau de l'ancienne cavalerie : le cocher du fourgon, celui qui menait les prévenus du Palais à Quincy et, de temps à autre, les condamnés à mort au lieu de leur exécution. Un vieil ivrogne recuit dans sa vinasse et son genièvre, une vieille bête, comparse de comédie tragique, usant ses heures de demi-lucidité à intriguer auprès des puissances du cru afin d'obtenir la médaille des vieux serviteurs !

Ovide Sigillon eut un songe.

Parce qu'il n'était encore poète qu'à demi, un poète du genre oratoire, pas un franc inspiré, ce songe fut un songe à compartiments.

Il accorda beaucoup, sans adhérer, à ces réformateurs fondant leur justice sur le travail, dans une société où à peine il y aurait place pour lui, Ovide Sigillon, apiculteur à Moulin-de-la-Deule et poète estimé des

typographes de Phalempin, copain du Grand Co', son aide pour les gros ouvrages et amant intermittent de Fanny, sa servante.

Il évoqua le poète de quinze ans, le farouche génie adolescent, qui, rêvant ce même ordre, avait écrit :

On aurait un fusil au-dessus du foyer.

Un fusil au-dessus du foyer ? Pour marcher en bande, alors ? Pour former des compagnies, encore ! Formez vos bataillons ! Au surplus, n'était-ce pas ce même enfant sublime qu'on avait entendu se démentir, crachant à la face de son siècle, le siècle des manufactures devant le siècle des usines :

Quel siècle à main !

ajoutant bien vite cette promesse : « Moi, je ne ferai rien ! » Pour signer rageusement le tout : *Arthur*.

Enfin, Ovide s'abîma, si descendre ce peut être monter, si éprouver à ce point la

terre — ô frocs troués aux genoux ! ô genoux sanglants des Carmélites ! — ce peut être toucher le ciel, dans une douloureuse et sereine méditation :

« Ni poète, ni prophète, didactique mais pas même instituteur, militant rien que dans mes fièvres et méditant si souvent désolé de n'atteindre jamais à l'action purificatrice, fut-elle criminelle ; tu ne conduiras aucune foule et tu ne révoqueras formellement aucune loi ; tu ne laisseras après toi le moindre testament. Niant ta caste qui ne te libère pas si elle cesse de t'admettre à ses bénéfices mystiques ; hors l'Église et tout rempli d'Elle, gardien du pire magasin des épouvantes, empoisonné par les cadavres des dieux morts sans pouvoir jamais croire que ces parfums par quoi tu te ranimes à l'instant de succomber, c'est l'odeur même du dieu inconnu mais vivant ; soldat mutilé et faux invalide, guerrier qui as semé ta croix sur la pierre d'un cénotaphe ; célibataire amant de Fanny, camarade du Grand Co' et le plus menteur des

solitaires, sans doute promis à la colère, juste ou pas juste, de ce bas peuple que tu aimes surtout pour celles d'entre ses souffrances auxquelles il n'a pas donné de noms, entretiens au moins dans ce peuple ce saint, oui, saint, vraiment, ce saint esprit de rébellion et ce pur esprit de ruse qui lui sont conditions de vie et dont, par tant de secrets cheminements, l'esprit suprême peut, doit tant attendre, tout attendre.

« Redescendant des sommets dont la blancheur aveugle, humainement, bonnement, sans démentir ces âmes bien assises qui peuvent avoir raison, ces cœurs à la place juste, ces maîtres qui, les pauvres, vous tirent par les cheveux parce qu'il le faut si vous n'obéissez pas, sois avec ces pauvres contre ces maîtres, parce qu'ils sont les pauvres et que leurs maîtres ne leur ont rien enseigné.

« Par ces subversives vertus, infime poète de Phalempin, tu te hausseras jusqu'en cet art dont ton bon goût désespérait, misérable héros de bibliothèque.

« Un de tes auteurs préférés l'a dit : « Devenir classique, c'est devenir plus honnête, c'est éviter la surcharge. » Or, la rébellion est aux origines de toute création. L'ordre tel que le monde inharmonieux l'entend, le monde des âmes closes, c'est l'affaire des juges, des gendarmes, des rois, des capitaines et des comites. C'est comme le bon sens, surtout en France. Nous en avons à revendre. Ce n'est l'affaire ni des poètes ni des prophètes et le Trappiste avec la Carmélite n'ont pas plus de bon sens que Fanfournot.

« Ne t'accuse pas de lâcheté, si tu ne suis pas Fanfournot dans l'antre aux noirs complots. Même, bien que tu te compromettes en cette cour de Palais de Justice, pour ce Louis à qui tu conseillais : « Sauve ta peau ! », tu laisseras les notables dire de toi que tu es un citoyen obéissant.

« Tu obéiras tout de bon. De toi, ça n'a pas d'importance. En signant le reçu de ton fascicule de mobilisation, mutilé pas assez mutilé, blessé qui peux resservir, tu as promis d'obéir.

« L'émeute peut être là où ne la situeront pas les émeutiers professionnels. Tu l'admettais en août quatorze.

« Fais que Louis sauve sa peau ; fais qu'il soit bien rusé dans l'avenir ; fais que, sauvé, il puisse croire tout de même — ô dérision ! — à un peu plus de justice permise, mais pas assez pour qu'il désarme jamais, ton rebelle cajolé.

« Fais que Fanny, âme trouble, ne savoure jamais trop de paix dans ses satisfactions de l'heure...

La guimbarde s'ébranla. Le rêveur manqua de dégringoler, du haut de son rêve.

— Au revoir, Honoré !

— Bonne chance, Louis !

Deux huissiers causaient entre eux :

— Vous savez qu'on saisit De Broucke ?

— Pour cent vingt francs ? Ce n'est pas la peine de passer pour un vendu.

— C'est un jobard, un illuminé. On se sert de lui, il n'y voit que du feu et on le saisit par-dessus le marché.

Presque sans mot dire, Ovide Sigillon

regagna le moulin, au caprice du teuf-teuf ; Fanny jouant à la dame, au fond de la voiture.

Décidément fidèle à ce démon de la contradiction qui, dans les premières semaines de son retour, lui avait valu le meilleur de sa réputation d'original, Ovide Sigillon, bien moins pour soutenir cette réputation dont il n'avait cure que par obéissance à son démon, fit parvenir un chèque au compagnon De Broucke ; l'illuminé qu'il fallait sauver de la misère et de la calomnie. Fallait-il aussi que De Broucke poursuivît, sur ses cent vingt-trois abonnés, son expérience redoutable ?

Ovide Sigillon, propriétaire, après tout, et quasi-rentier — car ses abeilles !... — fit cela dans le moment qu'il se souvenait, pour en tenir compte dûment, que feu Marcel Schwob achevant d'écrire le *Livre de Monelle* comptait au nombre des plus actifs d'entre les membres distingués de la *Société de Tir au Canon,* reconnue d'utilité publique.

Lille-Douai-Paris, 1926.

TABLE

TABLE

Chapitre I 7
Chapitre II 19
Chapitre III 35
Chapitre IV 45
Chapitre V 79

CE LIVRE, S DE L'ALPHABET DES LETTRES achevé d'imprimer pour la Cité des Livres, le 15 janvier 1927, par Ducros et Colas, Maîtres-Imprimeurs à Paris, a été tiré à 440 exemplaires : 5 sur papier vélin à la cuve " héliotrope " des papeteries du Marais, numérotés de 1 à 5 ; 10 exemplaires sur japon ancien à la forme, numérotés de 6 à 15 ; 25 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 16 à 40 ; 50 exemplaires sur vergé de Hollande, numérotés de 41 à 90 ; et 350 exemplaires sur vergé à la forme d'Arches, numérotés de 91 à 440. Il a été tiré en outre : 25 exemplaires sur madagascar réservés à M. Édouard Champion, marqués alphabétiquement de A à Z ; et 30 exemplaires hors commerce sur papiers divers, numérotés de I à XXX.

Exemplaire N° 285

LE CARNET DE M. DU PAUR

Copyright by M^me^ P.-J. Toulet, 1927.

L'ALPHABET DES LETTRES

LE CARNET DE M. DU PAUR

PAR

P.-J. TOULET

T

PARIS, A LA CITÉ DES LIVRES

LES FEMMES ET L'AMOUR

La condition de comprendre, ce n'est pas l'intelligence, c'est l'amour.

★

Les femmes, avec leurs larmes, leur humide ardeur, et Artémis, ce n'est qu'une poussière battue de pluie.

★

Telle femme, douce au palais comme une pêche, et qui en a le noyau pour tout cœur, croit que l'amour c'est de s'aimer soi-même sous de nouvelles figures.

★

C'est si agréable de comparer les femmes aux fleurs.

Une d'elles qui se dévêt au crépuscule, sous les yeux de son ami, tandis qu'à travers les volets tinte l'Angélus d'un soir de province ; elle se hâte, et, de cogner aux meubles ses genoux, parfois s'écrie ; elle effeuille son linge de-ci de-là ; elle jonche le parquet de pétales. On dirait un lys dispersé.

★

Toute femme vient au monde fille par définition. Il en est qui s'en tiennent là.

★

On rencontre chez les personnes mûres un habile abandon, une commodité, on ne sait quoi qui insensiblement engage. Tels ces livres qu'a fatigués mainte lecture, mais qu'on retrouve avec plaisir : qui, d'eux-mêmes, s'ouvrent aux bonnes pages.

★

Il n'est point de sacrifice que les femmes ne fassent à la pudeur. Ainsi, à toute extrémité, elles gardent leurs bas, et quelques-unes même une mince chaîne d'or où dansent deux ou trois médailles.

★

Une femme qui tombe, — comme un ivrogne — et qui se relève, ce n'est que pour tomber, tomber encore, d'un amant à un autre amant, un peu plus bas. A peine on citerait cette duègne de lettres qui n'en eut qu'un à ce qu'il semble, et duquel ses amis prétendent que c'était presque toujours le même.

★

Telle vie ardente et cachée, qu'assaisonne une seule femme, ne fait-elle point souvenir de ces nuits océaniennes d'où émerge parfois comme une corbeille sur du

lait, on ne sait quelle île, peut-être sans nom, parfumée tout entière à la même fleur.

★

Une femme qui commence d'aimer n'use guère de cartes postales. Elle a une enveloppe pour ce qu'elle veut dire comme une chemise pour ce qu'elle veut montrer — à l'homme qu'elle aime, — et cacher aux autres.

★

Les femmes d'aujourd'hui pensent avoir à leurs maîtres joué un mauvais tour, en s'affranchissant — mais quoi, nous aussi — du souci de leur vertu.

★

Jusque dans la domesticité les femmes retiennent quelques-unes de leurs vertus

premières; et, à mentir, par exemple, nos maîtresses ne sont pas plus habiles que nos servantes, dont un humoriste (suisse) prétend que « toutes les bonnes ne sont pas à dire vérités ».

★

Ces cœurs que l'on croit tendres et qui ne sont que corrompus, l'amour y laisserait de mêmes et aussi durables creux que nos doigts aux jambes de la belle Madame...

★

Ah! si les femmes au moins devenaient bonnes, quand elles cessent d'être belles.

★

Les femmes, vois-tu Béhanzigue, il ne faut pas leur demander grand'chose...

— Non. Il faut leur prendre.

★

De l'ombre et du silence soudain répandus ne sont pas si délicieux à l'homme que l'approche d'un visage aimé.

★

S'il est vrai, comme on l'a dit, que le parfum, la démarche, la voix nous conquièrent en dépit de nous, — n'est-ce point la démarche où se trahit un brûlant secret, et le parfum des choses qui sont loin, et cette voix dont une seconde voix semble contrefaire, et railler la musique artificieuse ?

★

Pour peindre l'amour, il en faudrait décrire tout le mystérieux, les fureurs étranges, et cette auréole d'oubli dont il enchante l'âme ; tel un tilleul qui répandant son ombre et son parfum enivre ceux qu'il fait dormir.

★

L'amour est un produit où les chimistes ne retrouvent pas les corps qui le composent.

★

Il n'est rien de moins aristocrate que l'amour ; tel grand seigneur court les boniches, de qui sa femme viole la livrée.

★

On distingue, chez les Aïssaouas, l'amour de sang de celui d'esprit ou de cœur, dont se compose l'Amour avec le quatrième... qui est l'amour mystérieux.

Pour un pli, ô Lilith, de ta jupe, qui ne se ferait Aïssaouas ?

★

En nous dépeignant la femme de Lu-

crèce, et comme elle mourut, Marcel Schwob écrit, d'une phrase incomparable : « Son âme était remontée à la source mystérieuse de son sourire ».

Sourire qui te pose sur l'homme comme une promesse, ou comme un défi, sourire singulier de l'amoureuse, ta source est-ce donc rien que des larmes dans la poussière : un peu de boue ?

★

Faut-il vraiment ne pas aimer qu'on vous loue, si ce n'est pas sincère; et la flatterie est-elle jamais autre chose qu'une caresse?

Si les mains de votre amie sont douces, et de la couleur de celles de l'Aurore, n'allez-vous pas demander aussi qu'elles croient à tout ce qu'elles font?

★

Les uns aiment le vin dans sa bouteille, avec sa crasse au dehors, et, dedans, son

travail. Les autres n'aiment la femme que décantée. Et peste des pucelles !

★

Ah, si l'on pouvait décanter une femme, — au lieu d'avoir, dès qu'on l'agite, ce goût de lie et de bouchon. Un grand Bordeaux se doit mettre en carafe.

★

Fâcheuse illusion — trop commune au boulevard — que de prendre une fille toute petite pour une toute petite fille.

★

On ne sait quelle demi-nudité dans la confidence, quelle inflexion de voix au fond de la gorge, quelle indécence près de se découvrir, et voilà tous les sens en éveil. Ce n'est rien, à peine le bout du doigt qui, comme une mouche, se pose ; le jiu-jitsu de la coquetterie.

★

Certains amoureux sollicitent la dame de leurs pensées avec tant d'acrimonie, une si visible haine, qu'ils ont l'air de fleureter avec un fleuret.

★

Cléopâtre venait de conter une de ses nuits à Mme Tallien : « Hélas ! dit la Vallière, vous parlez toujours de faire l'amour et jamais de le ressentir ».

★

L'amour aussi s'en vient comme un voleur. Et, comme un voleur il s'échappe avec mes dépouilles.

★

On prétend que l'amour, dans un voyage qu'ils entreprirent, se brouilla avec la Fierté,

parce qu'elle ne voulait point qu'il se baissât pour cueillir des fleurs.

★

Au seuil de l'amour la femme ne sait déjà plus si c'est : bonjour qu'il faut dire ou : bonsoir. Elles n'ont pas de mémoire, c'est vrai : elles ne se souviennent que du lendemain.

★

Il y a des femmes qui ont passé leur vie à se donner, et sans avoir, peut-être, un seul amant. Quand elles croyaient céder à l'homme, elles ne faisaient que subir l'occasion.

★

C'est difficile d'aimer plus d'une femme en même temps. On ne saurait, comme disait Calino, se trouver en plus d'un lieu à

la fois, « à moins, ajouta-t-il, d'être petit oiseau ».

Palinodie : Eh bien! non : en dépit de Calino, et de la géométrie, une seule femme tient beaucoup plus de place que deux ou trois. Et c'est proprement être sans liaison que d'en avoir plusieurs.

★

Aimer, cela s'enseigne; et même cela s'apprend. Mais savoir comment l'une veut qu'on l'aime, — et l'autre.

★

Découper un cœur dans une girouette : plus il est grand, moins elle tourne.

★

Quand on assiège une place, — brune ou blonde, — les portes n'en semblent jamais assez grandes; mais, prise, on n'y voudrait que des chatières.

★

Il y a des cœurs un peu banals, ouverts à tous, et qui rappellent les pianos d'hôtel. C'est à peine si on prend le temps de s'asseoir pour y jouer un petit air — du bout des doigts.

★

L'amour et la scarlatine sont plus dangereux à proportion qu'on a vieilli.

★

On rencontre, paraît-il, des amants si délicats que la possession physique n'est pour eux que l'effort vers une intimité plus parfaite, — et, probablement, la chemise de leur amie un dernier doute à lever.

★

De l'ombre et du silence soudain ré-

pandus ne sont pas si délicieux à l'homme las que l'approche d'un visage aimé.

★

Ces dames, et les poupées, on pense d'abord qu'elles soient pleines de son. Et puis, comme Jean Hiroux, on s'irrite à découvrir que « c'est de la sciure de bois ».

★

L'amour des femmes console parfois de leur amitié ; mais hélas, c'est par avance.

★

En amour, les femmes font elles-mêmes, les demandes et les réponses.

★

Qui donc a écrit qu'il n'y a point de mariage délicieux? Sûrement il ne songeait pas à celui des autres.

★

Ce n'est pas naturellement que les femmes ont de la pudeur ; et l'on sent bien que cette vertu a été inventée par les hommes à l'usage de leurs vices.

★

L'amour et l'océan nourrissent toutes sortes de poissons.

★

L'amoureux qui voyage pour guérir, c'est un bossu qui espère de laisser sa bosse à la Chine.

★

La plupart des hommes se dépensent à l'amour, sans se soucier qu'il soit bel et haut. C'est proprement pour eux le tronc des pauvres.

★

Ce n'est pas de ses seules mains qu'on est paresseux, toujours. Il y a des années où l'on se soucie d'amour autant que de travail, et qu'il vous pousse, pour ainsi dire, un poil dans le cœur.

★

Les enfants aiment d'abord les gros gâteaux, puis les grosses dames. Abîmés en concuspiscence devant le branlant appât de Junon, on pourrait dire d'eux comme Gobineau de ces Terre-Neuve qui contemplaient la mer avec convoitise : « Pour un peu, ils se seraient précipités dans son sein, *qui n'eût pas manqué de les engloutir immédiatement.* »

★

Tous les amours qu'un amant prête à son amie, elle pourrait répondre qu'il ne

s'en pourrait venir à bout, et courût-on en chemise de l'un chez l'autre, — ou chez l'une. Car on ne se prive guère non plus de l'imaginer sous cette seconde figure : même c'est une espèce de consolation. On se dit, cependant, elle n'est pas chez M. Chose. Ah, cruel M. Chose, ah chien ! Cerbère au moins ne mordait qu'à trois gueules. Et vous en plus de mille, de mille et trois.

★

Ta maîtresse t'a trompé. Tu la reprends, et n'en rougis pas ?

— Quel est le plus aisé, dit l'arabe, de garder ta jument, ou de la ressaisir qui a cassé sa longe?

★

Les femmes du Grand Siècle, rien que pour un seul homme, faisaient vingt enfants. Aujourd'hui, pour un seul enfant, c'est vingt hommes qu'il faut qu'elles fassent.

★

Les femmes habillent l'amour moderne au langage de l'ancien amour. Cela n'est point sans créer des malentendus.

★

Les femmes vous ruent dans les jambes. Et puis elles disent : « Vous boitez ? »

★

Combien n'y en a-t-il point qui détestent qu'on les ait, et méprisent qu'on les manque.

★

Aimer son mari, c'est payer un fournisseur. Aimer un amant, c'est donner aux pauvres.

★

Une amoureuse, cela, quoi qu'on fasse,

gesticule. On dirait qu'elle vous vient de Tarascon.

★

« Les femmes, disait la vicomtesse d'Azur, qui font trop leurs Dardanelles, on finirait par croire que ce n'est que l'esprit qu'elles ont étroit. »

★

Ne vous mesurez point à trop de femmes d'un seul coup. Orphée y a perdu sa tête et peut-être ne l'avez-vous pas plus solide que lui... Il est vrai que le roi Candaule, pour une seule épouse, et toute nue...

— Mais alors direz-vous.

Eh non, sans doute. Ce serait mettre sa vie à bien haut prix que de lui faire le sacrifice de Combale.

★

Si ta montre ne te trompe que d'une

minute, et ton amie que d'un amant, — va n'en marchande pas de meilleures.

★

On souffre mieux, de ce qu'on chérit, la cruauté que l'indifférence. Et on lui pardonne même de nous rendre heureux.

★

De l'ombre, soudain, sur la route qui poudroie, et la voix des sources, — une porte qui s'entr'ouvre, et tout à coup ce qu'on aime, qu'on n'attendait plus...

★

C'est en mourant que l'amour et la fleur du prunier répandent leur plus douce odeur.

★

Il n'est si belle et si libre tendresse qui ne fasse parfois sonner un secret bruit de chaîne.

★

Le mal qui vient de ce qu'on chérit a plus de douceur que toutes les douceurs d'une main étrangère.

★

Qui les veut faire durer, il faut couvrir son feu de cendres, et son amour de mystère.

LES HOMMES ET L'AMITIÉ

L'AMOUR traîne après lui l'amitié, comme un bel adolescent qui tire par la main une sœur vieille et morose.

★

Une amitié acquise, c'est une servitude ; perdue, c'est un deuil.

★

Tandis qu'il bat pour nous un cœur encore, on se peut consoler de tous les autres, et du plus méprisable : le sien.

★

Un ami est une traite dont on a oublié le chiffre et dont on ne sait pas l'échéance.

★

Les prunes et les amis, il les faut goûter jusqu'au noyau, avant de savoir s'ils sont bons. Et alors il est trop tard.

★

Un ami qui fait une folie te reproche d'abord de n'en pas être aux anges ; et, plus tard, que tu l'aies permise.

★

— Mais... mon cher ami!
— Là, là. Pas de gros mots.

★

Aux hommes c'est par le cœur que s'ap-

prend l'amour. Chez les femmes c'est par cœur.

★

Ce ne sont pas tant les prophètes qui perdent à n'être pas crus, que leur pays à ne les pas croire.

★

Aristarque, cet homme dont le jugement est sûr jusqu'à en paraître quelquefois aigri, las de vous écraser sous le poids des morts, c'est avec votre propre passé qu'il vous accable. Quoi que vous fassiez aujourd'hui, il l'aimait mieux l'année dernière.

★

C'est ridicule d'avoir peur d'un autre homme. Ils n'ont pas d'épingles à leur chapeau.

★

Tant de vices conjurés contre soi, alors que Jacob ne lutta qu'avec son seul ange : encore en demeura-t-il boiteux.

★

Les dictionnaires parlent d'un arbre qui s'appelle le muflier. Ce doit être une espèce très fructueuse.

★

C'est à choisir : de connaître l'homme et de ne l'aimer pas; ou de l'aimer sans le connaître.

★

Avec un cheval, on faisait un chevalier. Mais avec un cheval-vapeur ? N'est-ce pas tomber dans l'industrie ?

★

Vous croyez, Ploute, avec votre argent, avoir acquis, non moins que des maîtresses de bon teint, des amis qui ne s'usent pas. Et, content d'y goûter la noblesse de leur cœur et du vôtre, vous ne comptez pour rien qu'il ait fallu beaucoup vous baisser pour les acquérir. Si vous les surpreniez alors que, couchés ensemble, ils s'égaient à parodier votre accent, vos locutions coutumières, et jusqu'à vos plus sincères attitudes.

★

Tandis que l'homme est jeune, l'amour et la haine pelotent avec son cœur. Et puis vient le mépris.

★

Pour s'accommoder à leur sombre caprice, que les femmes appellent amour, tendresse, et d'autres noms encore, un

pauvre homme se met esprit et corps à la torture ; et l'on finit au demeurant par ne pas s'entendre, tous les deux.

A quoi bon essayer ? C'est comme de prendre son tub dans un bain de siège.

★

Il y a, de par le monde, tels vieillards loquaces et creux, dont le grand âge et le discours, orné de pompeuses fariboles, vous remettent irrésistiblement en mémoire ce temps lointain où les bêtes parlaient.

★

Pour un observateur, certes, ce qu'il y a de plus doux à observer, c'est le silence.

★

L'insuccès nous vaut au moins d'être seuls ; et au pauvre de n'être plus — comme le roc et les genêts de la lande — labouré que par l'orage, ni baisé que par l'aurore.

★

Les coquins et les femmes sont délicats sur le point d'honneur.

★

Le moindre souffle d'ambition agite l'homme comme un marais, jusqu'à sa vase.

★

Il faut aimer le bien d'autrui comme le sien propre, et même davantage, — si l'on est, par exemple, le mari d'une femme laide.

★

Être jaloux de son propre passé, ce n'est point impossible.

★

Il n'est de prix, il n'est de fidèle que

cela que l'on conquiert en dépit des monts et des grilles. « Dans un cœur, écrit Ponson du Terrail, comme celui d'une jeune Espagnole, l'homme aimé est toujours à l'abri du soupçon ».

★

D'être sur la paille, les nèfles pourrissent et les hommes aussi, quelquefois.

★

C'est la tête, chez certains hommes, qui domine le cœur, et tout ce qu'ils peuvent, c'est d'imaginer l'amour : mais jamais ils n'aiment.

★

Certaines gens sont heureux de trop bonne heure. Alors, et pour toujours, ils se reposent, contents d'avoir saisi l'occasion par son unique cheveu et qu'il leur soit resté dans la main.

★

Monsieur le baron Dresde n'a pas toujours été le cocu résigné et à toutes mains que nous connaissons. Pour sot, en revanche, cela se perd dans la nuit des temps, et sans doute le fut-il tout petit pour le faire avec soin.

A en revenir aux caravanes de sa femme, les premières l'émurent, et il ne manqua pas d'en faire un éclat assez ridicule. Quelqu'un observait « plaisamment » de lui : « C'est un veau qui se sent pousser les cornes. »

★

La guigne, cette espèce de malheur trop continu, finit par lasser le courage, l'espérance même, et par rendre enfin le cœur inégal à l'occasion : « Il y a, dit Frédéric Soulié, des hommes qui ne savent que réussir, et des femmes qui ne savent qu'être heureuses. »

★

Il n'y a que les avares pour faire reluire toutes les facettes de la fortune. Ils en jouissent par l'imagination : c'est comme si, d'un seul sac d'or, ils tiraient plusieurs moutures.

★

Être à la fois homme galant, et galant homme, ce n'est pas toujours si aisé qu'on pense.

★

Et n'avez-vous pas rencontré de par le monde, Bouche d'Or, cet autre bavard qui va, cherchant ses idées à travers la brume, et ses mots dans l'étoupe. On vous dira (des gens qu'il invite à souper) que « Bouche d'Or a oublié d'être bête ». Mais ce qu'on ne vous dit pas c'est qu'il a de fréquents retours de mémoire.

★

Tout ce que Bouchedor entend dire qui lui semble ingénieux ou drôle, il l'emprunte, l'exprime, l'imprime ; et l'on dirait que c'est écrit avec de la colle, sur du carton.

Aimez-vous mieux le comparer à ces flacons qu'on a remplis des moires d'une fumée d'azur, et qui ne dégagent en retour qu'un peu de vapeurs puantes, livides?

★

Esclave ou maître : il faut être servi ou servir. Mais non pas soi-même, — le sot métier.

★

Il y avait en Athènes des gens qui faisaient leur fortune à détrousser les morts. On les appelait des tymboriches, d'un nom qui rime richement à celui de nos nouveaux riches.

★

Vouloir être remarqué pour sa tenue, quel mauvais goût et dont on est puni.

C'est ainsi que Swendenborg, l'illuminé, rencontra (s'il l'en faut croire) un misérable esprit vêtu en ramoneur et fort affligé que les autres ne le voulussent point laisser entrer au ciel, — où sans doute il n'y a point de cheminées. Eh, que ne se mettait-il en ange, comme tout le monde.

★

On voit l'homme montrer de l'ingratitude jusques envers les morts. Un explorateur entendit, dans l'île de Sumatra, quelques indigènes, qui, mangeant leur grand père après l'avoir, selon l'usage, étranglé, disaient entre eux: « C'était un homme dur qui nous a toujours nourris de ses restes. »

★

Le jour où Tartufe s'est fait méthodiste,

il a réalisé sa perfection. Mais on s'étonna de l'y voir se mettre à deux.

★

Tout homme (digne de ce nom) a dans le cœur un poète qui sommeille.

★

Quand on n'a pas le sou, ni équivalence, épouser une femme riche, c'est bassesse; et pauvre, c'est folie.

★

Un mari bien parisien, ça ne tue ni ne se tue : ça s'en va.

★

Les amants s'enivrent à leur causerie. Aussi bien n'y parlent-ils chacun que de soi-même.

★

On pardonne à l'égoïste qui se préfère, mais non pas qui n'aime que soi.

★

Rendre ridicule l'homme même que l'on respecte ou que l'on admire... Quoi, c'est l'épice même de l'adultère.

★

Grande pitié de se confier dans les femmes. Et dans les hommes, plus grande, peut-être, encore. Mais ce n'est que soi, après tout, qu'on y confie.

★

Heureux en ami comme en amante, si tu es aimé de ton chien : tu ne seras jamais trahi qu'à moitié.

★

Tout le monde est capable de dégoût; mais, pour blasé, il le faut naître.

★

Il ne faut pas trop blâmer l'ours de la fable : au moins tua-t-il son ami d'un seul coup.

L'ART
ET LA VIE

La vie est comme une grappe dont on peut extraire encore, quand elle est mûre, les vins puissants du remords et de la nostalgie.

★

De quoi demain sera-t-il fait ? demandait un gros poète. De quoi ? Mais comme hier, de chagrin, d'ennui, de mensonge.

★

Le temps qui endort le venin de l'amour rend celui de l'amour-propre plus âcre et plus corrosif.

★

Dans la vie, parfois, il faut savoir manquer un train.

★

Dans ta vie, il faut apprendre à compter ; mais non pas sur les autres.

★

Il n'est si capricieux climat que la vie de l'amant ou de l'artiste : soleil trempé d'averses, gloire, givre, jardins en fleurs. Vienne le soir et avec lui la sérénité d'une espèce de mélancolie heureuse, et de ces ressouvenirs qui traversent l'âme comme des oiseaux.

★

N'est-ce pas la justice des choses que Michelet soit venu au monde dans une église « désaffectée » ?

★

Le génie seul est la mesure du génie, et l'art pareil à ce creuset des alchimistes où l'on ne retrouve d'or que celui qu'on y a soi-même mis d'avance.

★

La vérité dans l'œuvre d'art, c'est un certain rapport des choses entre elles; non pas des choses à la nature.

★

Se frapper le cœur, sans doute, c'est le secret du génie. Mais s'il suffisait de faire souffrir les autres? Ne leur pourrait-on pas arracher des cris aussi beaux que ceux que l'on jette soi-même dans la douleur, et que l'on noterait bien plus à son aise?

★

Il n'est pas vrai que les artistes soient

inégaux, pour être plus ou moins sensibles. La grimace y importe plus que le sentiment; et le bonheur de l'expression, que les infortunes du cœur.

★

Il semble bien que les arts ne fussent à l'origine que des signes mémoriaux. Ce même roc qui nous révèle aujourd'hui la beauté, ne prétendit d'abord qu'être une borne de l'histoire.

★

Si, plus souvent qu'au pays des Barbares, les poètes en France se font un jeu d'accoupler dans leurs vers l'amour à la mort, n'y cherchez pas quelque miracle de race ou de sensibilité, et tout cela n'est qu'affaire d'allitération.

★

O poète, tout passe; tout s'évanouit. Il

n'y a que les cadavres qui ne meurent point.

★

L'invention est une fiction logique; l'artiste celui qui invente une Inde nouvelle. Rembrandt, Watteau, Mozart nous découvrent des mondes quelque part hors du monde.

★

Jamais ne restaurer aucune œuvre, soit! Mais n'est-ce pas mettre Genséric à bien haut prix que de n'aimer pas mieux Girardon?

★

Il importe en peinture, que le portrait ressemble au modèle, mais non pas le modèle au portrait.

★

Les sculpteurs modernes en Italie. On

dirait qu'ils parfont leurs statues avec une lime à ongles.

★

Le succès fera autour de toi des hommes tes courtisans, et des femmes tes courtisanes.

★

Plutôt qu'une race et même qu'une nation, la France est une idée.

★

La France, « par le temps qui court », abonde en professeurs d'énergie. Ce sont les élèves qui manquent un peu.

★

La démocratie ne régnera que le jour où mille culs-de-jatte persuaderont le reste des

hommes de se couper les jambes. Car c'est au profit d'un petit nombre qu'elle tend, — d'un vilain petit nombre.

★

Cette équivoque — de ne pas distinguer, dans l'hôte, l'hospitalité donnée de celle qu'on reçoit — c'est un des exemples les plus délicats de la courtoisie française.

★

On parle d'amour, de l'amour de Dieu, de l'amitié. Et l'art aussi est un autre prestige; pour ne rien dire de la Nature, à qui l'on doit des sites bien connus. Mais tout cela ce n'est que nous, hors de nous-même.

★

Beauté, génie, rang ou richesse, ces plaisantins de moralistes appellent tout cela fort méprisamment le hasard de la naissance.

C'est un beau hasard pour le charbon de naître diamant, et pour un homme — Bonaparte.

★

On ne se lasse point à parler de ce Franklin, dont l'image se voit sur les pendules. Il admirait le soin que prenait la Providence pour envoyer aux baleines arctiques, par le Gulf-Stream, une certaine espèce de méduses, appelées orties-de-mer, dont elles sont friandes. Gageons que les orties-de-mer, si elles savaient, ne donneraient les marques, à la Providence, que d'une médiocre approbation.

★

Il y a bien des choses « à l'américaine », et le mariage, et le vol, et le homard. Mais le homard du moins qui est la moins dangereuse, on en est quitte après avoir vomi.

★

La charité n'est jamais perdue, pour ceux qui la font.

★

Le pardon n'est peut-être que la forme la plus raffinée de la vengeance.

★

On est plus méchant et plus lâche en rêve qu'au réveil. Et peut-être que cette vie elle-même n'est que le rêve d'une autre vie, où l'amour serait sans cruauté, l'amitié sincère ; où les croyants croiraient à leur croix, les poètes à leur délire.

★

Les riches jettent un peu d'or aux pauvres, comme Polycrate son anneau à la mer. C'est la rançon de l'opulence.

★

Il vient un âge où le bonheur semble se retirer de la vie, comme ces lacs qu'un été trop long rétrécit entre leurs rives.

★

On doute s'il faut trouver plus risible la rêverie de ceux qui nient le pouvoir de l'or — ou plus grossière l'assurance qu'il peut tout faire; que rien ne se fait que pour lui.

★

En un temps où la lutte est âpre, ce n'est plus bien sage d'attendre la fortune dans son lit; et il n'y a guère que M. Alphonse à qui cela profite.

★

En volupté comme en morale nous pou-

vons nous contraindre à ne voir au bien et au mal que des objets de notre curiosité.

★

On parle beaucoup de mauvaise mémoire, mais c'est façon de dire. Car elle ne trompe les gens qu'à trahir leurs obligations, et enfler ce qu'ils prétendent.

Où en inventeraient-ils une meilleure?

★

Ne me parle pas de sagesse, ô Fô. Elle n'est que dégoût de ce que nous ne pouvons avoir.

★

Le tourment du diable, c'est une espèce de soif; une soif d'apprendre à la fois et d'oublier, que toutes les âmes du Paradis ne lui étancheraient pas, — ô Béarn, ni tes fontaines au cœur d'émeraude, — ni ce

cristal non plus où dans l'ombre des varangues, à Bénarès, une fille aux acides parfums exprimait sur la glace le jus d'un cédrat merveilleux.

★

Rien que de songer d'un autre cœur, quelquefois le cœur se soulève.

★

Psyché, princesse des Indes, viole le secret du prince, son époux. C'est un loup-garou que son médecin enferme à certaines heures. Elle entre malgré son serment et il la dévore.

★

L'orthographe de l'avenir nous prépare à quelques calembours ingénieux, la joie de dire par exemple : « Les cœurs vieillis ressemblent aux vieux paletots ; c'est malaisé qu'ils se détachent. »

★

Pardonner n'est pas difficile. Mais oublier? Le fruit tombé de tes mains, n'espère pas le ressaisir qui ne soit taché d'aucune souillure.

★

On commence par être vu ; et puis on prend plaisir à voir. La vie est un corridor orné de vitres et plein de mystères.

★

La peine de l'athée, disait un bon diable, c'est que Dieu ne le fait plus rire.

★

La société, telle qu'on nous l'a fait espérer rue Grange-aux-Belles, ce serait comme ces trains où l'on a supprimé les premières.

★

Les diseurs de maximes, non plus que les marchands de « spécialités », ne se soignent à leurs propres remèdes.

★

Un nouveau riche venait de remplir le salon de son importance, de sa grossièreté.

— C'est un homme, dit Béhanzigue, dans le genre de Jésus-Christ : il est né dans une étable.

★

Une idée générale, ce n'est qu'un fait multiplié comme un nombre, si grand qu'il soit, l'unité se répète.

★

Une église neuve est sans religion. Il y manque la patine, pour ainsi dire, du sacrement.

★

Un catholique qui pêche sciemment de façon grave, prouve par là-même sa foi au sacrement de pénitence.

★

Quand tourne le vent on accuse les girouettes.

★

A la manière dont en province on cause, cela n'a pas beaucoup de poids, dit-on. Peut-être. Mais,... de lourdeur ?

★

De vieillir a ceci de bien que, tous les ans, on est quitte un peu plus d'aimer. A cause que, des gens qu'on aime, les uns meurent; et les autres de moins en moins se soucient de harasser notre tendresse.

Le sourire d'une jeune vérité ne mérite point tant d'égards que ces erreurs qu'ont respectées les siècles.

★

Les meilleures plaisanteries sont les plus courtes, comme disait ce renard qui avait la queue coupée.

★

Les hirondelles, a dit quelqu'un, pensent que l'Arc de Triomphe est là pour y suspendre leurs nids.

★

Certes les lois mathématiques n'astreignent que notre intelligence et restent étrangères au monde extérieur. Mais l'abus seul qu'on en fait nous avertit, et ce n'est que par notre pensée que nous rectifions notre pensée. Car tout le génie de Bergson

ni le bon sens de James ne nous font toucher immédiatement le monde extérieur.

★

Les provinciaux vous parlent sans cesse des hors-d'œuvre de la Brasserie Mondiale, « après lesquels » assurent-ils, « on n'a plus faim ». Ni avant, non plus, peut-être. Et on les entend, là-dessus, qui soupirent avec un air de se pâmer : — Ah, il n'y a encore que Paris...

★

Les gens à qui l'on doit son bonheur, ni les femmes qu'on aime et qui se donnent, on ne leur pardonne guère. C'est comme s'ils vous avaient prêté de l'argent.

★

Aimez-vous ces vastes horizons dont on s'épuise à remplir la coupe ? Hélas, et de quoi : de souvenirs, d'ambitions, de nuées ?

★

Le temps passe. Ah, si on pouvait le regarder passer! Mais, hélas, on passe avec lui.

★

Il faut beaucoup aimer les gens pour leur pardonner de nous rendre heureux.

★

Quand on a connu que la vie n'est que fumée, celle de son propre toit garde encore quelque douceur.

★

Tout ainsi que les Mikados d'autrefois, le bonheur est un prince irrésistible et caché, à qui l'on fait sa cour sans le voir jamais face à face.

★

C'est grande infortune, ici-bas, d'être

enclin aux larmes, aux larmes des autres, et dans quelle affreuse nécessité on se trouve de faire souffrir son amie afin qu'elle pleure, pour voir briller un instant sur ses joues et s'évanouir cette rosée non pareille.

★

Près des sources qu'égoutte l'aurore, le pèlerin dit : qu'il est doux d'entendre la rainette au chant dérobé ; — mais plus doux encore, à minuit, d'écouter, du fond de l'auberge, la neige qui fait craquer les cèdres plaintifs, et crier avec l'ouragan ces oiseaux mystérieux qui volent sur la mer.

★

C'est encore adorer ses Dieux que de leur jeter des pierres.

★

La vie est faite pour s'enseigner à mourir.

TABLE

TABLE

Les femmes et l'amour 5
Les hommes et l'amitié 29
L'art et la vie 47

CE LIVRE, T DE L'ALPHABET DES LETTRES achevé d'imprimer pour la Cité des Livres, le 15 janvier 1927, par Ducros et Colas, Maîtres-Imprimeurs à Paris, a été tiré à 440 exemplaires: 5 sur papier vélin à la cuve "héliotrope" des papeteries du Marais, numérotés de 1 à 5 ; 10 exemplaires sur japon ancien à la forme, numérotés de 6 à 15 ; 25 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 16 à 40 ; 50 exemplaires sur vergé de Hollande, numérotés de 41 à 90 ; et 350 exemplaires sur vergé à la forme d'Arches, numérotés de 91 à 440. Il a été tiré en outre: 25 exemplaires sur madagascar réservés à M. Édouard Champion, marqués alphabétiquement de A à Z; et 30 exemplaires hors commerce sur papiers divers, numérotés de I à XXX.

Exemplaire N° 285

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
840.8 AL67 C001 v.17-20
Alphabet des lettres.
3 0112 089036641